

## REVUE DES LIVRES

### CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

H. A. GLASER, *Medea oder Frauenehre, Kindsmord und Emanzipation : zur Geschichte eines Mythos*, Bern, Peter Lang, 2001, 15 x 21, 144 p., br. EUR 27.80, ISBN 3-631-37127-6.

Petit livre que les spécialistes de la figure de Médée apprécieront, car il retrace l'évolution de la représentation de ce personnage féminin depuis son apparition dans l'histoire de la conquête de la Toison d'or jusqu'aux reprises les plus récentes par Heiner Müller et Christa Wolf. À cet égard, il complète l'essai de Duarte Mimoso-Ruiz (*Médée antique et moderne*, 1982), que la bibliographie oublie toutefois de mentionner. Mais, à sa décharge, il convient de signaler que l'optique de la littérature comparée adoptée ici attire plus l'attention sur le choix de la facette chaque fois privilégiée de Médée (besoin irrépressible de vengeance, monstrosité de l'infanticide, désir d'émancipation) que sur les aspects rituels et socio-politiques du mythe. De larges extraits dans les langues originales (on regrettera que les esprits et les accents manquent pour les textes grecs) et des photographies de représentations iconographiques scandent agréablement ce parcours chronologique. – J. BOULOGNE.

B. GARCÍA-HERNÁNDEZ, *Gemelos y sosias. La comedia de doble en Plauto, Shakespeare y Molière*, Madrid, Ediciones Clásicas, 2001, 17.5 x 24, 357 p., br., ISBN 84-7882-439-1.

Voilà un travail de littérature comparée comme il y en a trop peu. Il n'ignore rien des dépendances circonstancielles, des traditions et des chronologies qui régissent l'émergence des œuvres, même si ce n'est pas l'Histoire qui le cadre et le finalise ; il n'ignore pas davantage les cohérences propres aux trois littératures envisagées (latine, anglaise, française) ; et il tient compte des apports durables de la théorie littéraire et des méthodologies de l'analyse critique récentes. Mais il a son propos, ouvert, large, ambitieusement fondé sur une vision humaniste de la littérature coordonnée aux enjeux de la philosophie et révélatrice des évidences et des références qui ressortissent aux invariants de l'expression et aux ressources cognitives de la conscience langagière. Cette étude entend en effet contribuer à un essai général sur le double classique, à partir des comédies de Plaute, principalement *Amphitryon* et *Les Ménechmes*, et, ensuite, sur *La Comédie des erreurs* de Shakespeare et l'*Amphitryon* de Molière (éclairé par *Les Sosies* de Rotrou), pièces tributaires des situations et du traitement des doubles dans la tradition classique. C'est en fait le second volet d'une recherche plus ample, de philosophie et lettres, impliquant aussi Descartes et menée par l'A. depuis 1993 dans le cadre d'un projet subventionné par le Ministère de l'Éducation et de la Culture espagnol. La synthèse sur Descartes, déjà publiée (*Descartes y Plauto. La concepción dramática del sistema cartesiano*, Madrid, Tecnos) avait montré comment le philosophe de la modernité avait utilisé les figures du double pour problématiser,

dialectiser et résoudre les oppositions du Malin génie et du *cogito*, du Dieu trompeur et du Dieu garant de la vérité. Cette fois, dans un déploiement raisonné d'analyses linguistiques, dramaturgiques, actancielles, thématiques et topiques éclairantes, l'A. passe en revue les pièces de son corpus et conclut l'ouvrage sur une étude des Topiques du double comique (chapitre V et dernier) où sont exposées les situations paradigmatiques relevées dans les textes et qui constituent autant de variations sur la problématique de la réalité et de l'apparence, de l'identité et des différences (modales, de nature ou de degré) et, plus généralement, sur les tensions de tous ordres (oppositions, contradictions, antithèses, paradoxes) qui, jusqu'à l'absurde, l'aberration et la folie, mettent le double en lien avec le doute, c'est-à-dire avec la possibilité de connaître et de reconnaître et avec toutes les échappatoires que les situations d'insécurité relationnelle suscitent. – J.-Cl. POLET.

Isabelle COGITORE & F. GOYET (éd.), *Devenir roi. Essais sur la littérature adressée au Prince* (Des Princes), Grenoble, Ellug, 2001, 15.5 x 24, 282 p., rel. EUR 35, ISBN 2-84310-022-4.

L'intérêt porté aux écrits adressés au Prince est la thématique commune qui unit les essais réunis ici, issus d'un séminaire, tenu de 1995 à 1998, intitulé « Discours pour les princes ». Des spécialistes de plusieurs périodes – surtout de l'Ancien Régime, du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s. – s'interrogent sur les rapports entre la politique, la littérature et les arts en analysant les mises en scènes et les mises en mots du pouvoir, de l'Antiquité au XX<sup>e</sup> s. Pour commencer, après l'introduction de F. Goyet, Isabelle Cogitore (« Du Prince à la dynastie : la *Consolation à Livie* ») revient sur le problème de la succession d'Auguste, l'un des archétypes du Prince. Dans le texte de Sénèque, on voit naître le concept de Maison impériale (*domus*), qui transcende ses membres et leur survit. N. Myers (« Des Tudors aux Stuarts, ou comment légitimer un changement dynastique ») montre le chemin qui permet à Jacques l'Écossais de succéder à Élisabeth l'Anglaise sans susciter trop de contestation. G. Luciani (« Légitimité de l'usurpation : le *Prince* de Machiavel traduit par Amelot de la Houssaye ») met en exergue les contresens auxquels on assiste de traduction en relecture du *Prince*. Écrivant sous Louis XIV, Amelot de la Houssaye reconnaît encore la légitimité de l'objectif initial, la création d'un grand royaume. Avec Voltaire, les moyens machiavéliens sont désormais vus comme de scandaleux abus de pouvoir. D. Sangsue (« Le Prince dans *La Chartreuse de Parme* ») traite de Stendhal qui, dans *La Chartreuse de Parme*, s'inspire de Louis XIV et de Napoléon à Saint-Cloud pour faire le portrait de ses Ernest-Ranuce. F. Bériet (« La clémence : l'épître *Delectatus sum* de Nicolas de Clamanges [1408] ») donne, à propos du dauphin Louis, fils de Charles VI, un exemple de ce que pouvait être un éloge blâmeur au début du XV<sup>e</sup> s. C'est la principauté italienne des Este qui est au centre de l'étude de Mireille Blanc-Sanchez (« La libéralité : l'Arioste et le Cardinal dans le *Roland Furieux* »). Il s'agit de déterminer comment l'Arioste met en place, dans le *Roland furieux*, dédié au cardinal d'Este, l'éloge qu'il adresse au prince. J. M. Colard (« Le courage : la "veine royale" de François I<sup>er</sup> poète ») analyse la poésie de François I<sup>er</sup>. Christiane Deloince-Louette (« La piété : poésie et politique dans les préfaces à l'Homère de Sponde ») montre de quelle façon un jeune poète protestant, Sponde, tâche de sermonner Henri de Navarre, futur Henri IV, en rappelant le prince à l'obéissance à Dieu. François Goyet (« La prudence : entre sublime et raison d'État ») lie le concept de raison d'État non seulement à la « droite raison » thomiste et à l'*habitus* aristotélicien, mais aussi à la dynamique des théories du sublime. C. Allen (« En quête de contrainte : Charles Le Brun, premier peintre du Roi ») étudie comment un peintre officiel comme Le Brun se découvre auteur dans son rapport avec l'autorité. Si le programme de la Grande Galerie de Versailles est une affaire d'État, la contrainte imposée par Louis XIV permet à l'artiste de s'exprimer, de s'épanouir et de devenir lui-même grâce à la faveur royale. Françoise Létoublon (« Les sources d'*Europe sur le taureau*, ou l'impériale maîtrise de Titien ») revoit une interprétation récente de l'*Europe sur le taureau* du Titien, qui

aurait voulu remettre en question, par une critique voilée, le pouvoir de Philippe II d'Espagne, commanditaire du tableau. En réalité, Titien œuvre à la gloire de Philippe, comme le montre une confrontation avec une ode d'Horace (III, 27 : « à Galatée ») sous-estimée par les historiens de l'art. Martine Furno étudie le lemme *basilica* dans le *De partibus aedium* de Grapaldo, humaniste à Parme. Le mot « basilique » aurait pu devenir, à la Renaissance, le mot pour désigner la salle principale de la demeure du prince italien. Claudie Martin-Ulrich (« Catherine de Médicis et Jeanne d'Albret, la Reine-mère et la Reine-conteuse ») s'intéresse aux *Mémoires* de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, dont le but est de faire entendre au roi de France et à la Reine-mère que sa fuite, pour rejoindre ceux de son parti à La Rochelle, ne doit pas être interprétée comme un acte de sédition. Dans ce texte, les faits sont réorganisés en vue de toucher la Reine-mère. Pour terminer, Caroline Eades (« Le cinéaste et le Duce : l'héritage mussolinien dans le monde de Fellini ») rappelle que l'adolescence de Federico Fellini, caractérisée dans le confinement dans l'ère musolinienne, a engendré des fantasmes de jouissance et de domination. De la Rome d'Auguste à celle du Duce, la boucle est ainsi bouclée au terme d'un long parcours dont les principales étapes se situent en France, en Angleterre, en Espagne et en Italie. Trois annexes (texte latin et traduction) : (I) l'Épître *Delectatus sum* de Nicolas de Clamanges, (II) Épître dédicatoire à Henri de Navarre de Jean de Sponde, (III) Francesco Maria Grapaldo, *De partibus Aedium* (II, 2 : « la basilique »). – Br. ROCHETTE.

*Latina Didaxis XV. Atti del Congresso 14-15-16 Aprile 2000. Incontri con il latino per il III millennio : la lingua, la letteratura, la cultura.* A cura di Silvana ROCCA. (Pubblicazioni del D.AR.FI.CL.ET., 199), Genova, Compagnia dei Librai, 2000, 15 x 21, 177 p., br., ISBN 88-86620-74-8.

Ce quinzième volume de *Latina Didaxis* contient les actes du congrès de Gênes et Bogliasco (avril 2000) sur le thème : *rencontres avec le latin pour le III<sup>e</sup> millénaire*. Sur treize communications, qui ont pour point commun l'enseignement du latin, seules neuf sont reproduites ici. Après la présentation de Silvana Rocca, Nicole Fick (« Comment chaque époque s'approprie la mythologie : exemple du roman latin ») étudie le rôle des références mythologiques chez Pétrone et Apulée qui mettent en scène, sur le mode parodique, les aventures d'Ulysse, de Thésée, d'Énée et des histoires d'amours mythiques. S'ils reprennent à leur compte la dénonciation des valeurs héroïques, les deux romanciers procèdent à une transposition qui instaure des rapports de proximité avec les héros et dénoncent une vision passéiste du temps pour promouvoir un nouveau mode de vie et de pensée qui privilégie une prise de conscience plus moderne des rapports de l'homme et du monde. Mario Citroni (*La condizione sociale di Orazio : documentazione storica e autobiografica*) confronte l'autobiographie littéraire d'Horace avec les données « externes » relatives au cadre social dans lequel se place son expérience biographique en insistant sur les aspects de sa biographie qui sont en rapport avec les origines et la nature de sa vocation de poète. Aires A. Nascimento (« À la recherche d'un canon pour aujourd'hui : les classiques de toujours pour des temps nouveaux ») s'interroge sur le problème du canon des auteurs à étudier à l'école. Giovanni Cipriani (*Gli enigmi del latino*) étudie le *Fortleben* de l'histoire de Cléobis et Biton dans l'art figuré, spécialement chez le peintre et décorateur italien Giovanni Battista Jacopo dit « il Rosso Fiorentino » (1494-1540), qui fut chargé par François I<sup>er</sup> de décorer la galerie reliant l'ancien et le nouveau château de Fontainebleau. Philippe Bruggisser (*L'epitaffio di Pretestato e Paulina*) se penche sur un texte épigraphique du Bas-Empire : l'épithaphe de Praetextatus et Paolina (*CIL VI 1749 = ILS 1259*), dont le contenu peut conduire à des réflexions intéressantes dans un contexte scolaire (rapport avec le savoir, le pouvoir, la spiritualité). Stéphane Ratti présente une étude intitulée « Du texte à l'œuvre : la tapisserie de Proserpine et la signification du *De raptu Proserpinae* de Claudien (I, 246-288) », où il montre que la description de la tapisserie de Proserpine n'est pas une simple ecphrasis décorative,

mais doit être mise en relation avec la signification d'ensemble du *De Raptu Proserpinae*. En réalité, ce passage a trois fonctions : résumé du drame, évocation de son décor et image de son déroulement. M. Grazia Iodice Di Martino trace des *Prospettive didattiche per il latino del III millennio* en définissant les objectifs, le contenu, les méthodes et la finalité de l'enseignement du latin dans une société en pleine mutation. Luigi Scarpa (*Latino : chi insegna, chi apprende*) commente les résultats d'un sondage réalisé dans plusieurs lycées italiens. Pour finir, Vico Faggi (*Rivisitare Pseudolus*) fait part de son expérience de traducteur du *Pseudolus*.

Br. ROCHETTE.

## PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

« *Gods in a Landscape.* » *Papers presented to Section 14 of the Annual Meeting of the 'American Philological Association', Washington DC, December 1998.* Edited by Ch. M. TERNES (Études Classiques, IX), Luxembourg, Centre Universitaire de Luxembourg, 2000, 15 x 21, 63 p., br., ISBN 2-87971-233-5.

Ce petit volume est né de l'idée de publier les trois communications d'une des sessions du colloque annuel qui rassemble archéologues et philologues des États-Unis, et dont l'ampleur interdit la publication systématique des actes. Les trois articles sont consacrés à Apollon en Italie. A. G. MacKay (p. 11-22) fait le point sur le culte iatromantique d'Apollon à Velia, dont les médecins portaient le titre de *oulis* (= *medicus*), et dont certains étaient *phôlarques*, soit « responsables de la grotte », en relation possible avec des rituels incubatoires. R. S. Kilpatrick (p. 23-43) aborde le beau thème d'Apollon dans la poésie d'Horace : analysant les passages pertinents, l'auteur souligne la double vénération du poète pour Apollon, en tant que dieu de l'inspiration poétique mais aussi comme divinité de l'ordre, gage éternel de stabilité pour la nouvelle Rome d'Auguste. Enfin R. J. Clark tente de percer les secrets d'Apollon dans la tradition napolitaine qui le situait à Cumes et sur les bords de l'Averne, en se référant à l'œuvre de Pierre d'Eboli et Pétrarque, puis à Agathias (p. 45-56) : la disparition de la grotte de la Sibylle en 552 suite aux sapes lors du siège de l'Acropole de Cumes par Narsès, aurait amené les voyageurs postérieurs à réinventer le site pour le faire correspondre aux données virgiliennes. Une brève conclusion récapitulant les acquis est assurée par C. M. Ternes. – P. BONNECHÈRE.

F. CUMONT, *Astrologie et Religion chez les Grecs et les Romains*. Texte présenté et édité par Isabelle TASSIGNON (Institut Historique Belge de Rome. Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes, XXXVII), Turnhout, Brepols, 2000, 19 x 25.5, 174 p., br. EUR 34, ISBN 90-74461-42-5.

En 1911, Fr. C. fit à Upsal et Lund une série de conférences (en français) sur l'astronomie et l'astrologie dans l'Antiquité. Elles furent suivies d'une série américaine proposée au public (très averti) de plusieurs grandes universités d'outre-Atlantique, à l'appel du *Committee of the American Lectures on the History of Religions*. Celles-ci furent publiées en 1912 ; il y eut une traduction suédoise (augmentée de deux chapitres), on attendait la française (et l'allemande)... qui ne vinrent pas. Voici l'une, établie par M<sup>lle</sup> Tassignon à partir de matériels conservés par l'académie belge de Rome. — Évoquons rapidement les thèses exposées. Il y a toujours (de façon avouée ou latente) l'idée que c'est en « Babylonie » qu'est née la mystique astrale. C'est méconnaître que longtemps savants grecs et babyloniens avait atteint le même niveau de connaissances ; si le rythme astral paraissait « régir » le

monde, il est un des aspects de la science, soucieuse de périodicités, donc de possibilités de « prédiction ». Et, bien sûr, on ne se fit pas faute d'élever les rois au rang, ou dans le voisinage des astres. — « Comment l'idolâtrie sémitique vint-[elle] modifier les vieilles croyances des Hellènes ? » Aristophane tançait encore les « barbares » d'en être à vénérer le soleil et la lune, alors que les Grecs adoraient Hermès (*Pax*, 410). En fait, il y avait de lointains relents de croyances « barbares » dans la Grèce pré-homérique, mais la mise en forme que les poètes opérèrent cherchait à promouvoir des êtres « moraux », « individuels », « supérieurs » et protecteurs. Mais avec Aristote et l'observation des phénomènes « naturels », les astres revinrent et l'on « découvrit » la science babylonienne... et les limites de celle-ci. — Les échanges entre la Mésopotamie et l'Égypte (la Syrie faisant quelquefois office d'interface) menèrent à des collusions du genre de Tôt / Hermès Trismégiste qui, propageant une sagesse (tout en gardant un réseau de connotations « orientales »), entrèrent dans l'esprit grec promu par un support politique, économique, culturel. — L'empire romain accueillit l'astrologie en même temps que l'hellénisme, tout en le rencontrant ailleurs, au fil de l'extension de son expansion universelle. Les grands dieux sont désormais (aussi) des astres et les « qualités » de ceux-ci et celles attribuées par les « théologiens » se complètent. L'idée d'un espace céleste délimité, mais qui évolue constamment, est d'autant plus séduisante qu'elle permet de prévoir de grandes plages chronologiques, même pour le futur. Le pythagorisme, vivace à Rome, faisait s'élever vers les astres les âmes des défunts. — *Os sublime dedit*. L'homme n'est pas courbé vers la terre, mais scrute le ciel où il découvre l'éternité dont il fait partie (ou dont il est prisonnier). De toutes façons, les dieux sont, par essence, éternels, la « terre » est le lieu des changements. La poésie s'empara de ce thème théologien et l'Olympe devint le paradigme de cette double promotion. — Pour assurer l'équilibre entre une durée très longue et le foisonnement des changements, il faut une morale et une pédagogie, un culte. C'est bien pourquoi « l'astronomie qui prétendait devenir une science exacte... resta toujours une théologie sacerdotale ». — L'Antiquité a toujours eu des problèmes quant au séjour des défunts. Quelle était cette durée « longue » ? Comment menait-elle (à travers les « Enfers » ?) *ad astra* ? Si l'âme est un *pneuma*, celui-ci subit-il des purifications ? Était-elle ensuite « récompensée » ?

Il est certain que l'opuscule de Cumont est une lecture passionnante, vu que certains problèmes restent actuels et certaines façons de les traiter aussi ; d'autres manquent complètement ; en cent ans, la recherche a beaucoup fait pour étudier notamment les intermédiaires moyen-orientaux entre la Grèce, l'Égypte, la Mésopotamie, et les faits récoltés en Anatolie ont presque entièrement changé notre vision de l'« origine » des dieux. On appréciera pourtant déjà chez C. la conviction que la Grèce et *a fortiori* Rome ne sont pas simplement des tard-venus qui ont fait leur profit de l'acquis élaboré par d'autres. C'est l'une des pistes les plus fertiles de la recherche moderne qui découvre, au fond des âmes comme des vallons du Péloponnèse, une « nature » qui n'a rien d'astral. — On félicitera donc M<sup>lle</sup> Tassignon de nous avoir offert ce livre parfaitement présenté. — Ch. M. TERNES.

R. BUXTON (éd.), *Oxford Readings in Greek Religion*, Oxford, University Press, 2000, 15.5 x 23.5, IX + 372 p., rel. £ 55, ISBN 0-19-872-191-9, br. £ 16.99, ISBN 0-19-872-190-0.

Quinze contributions réparties en quatre sections composent ce volume collectif où l'on relèvera la présence des meilleurs spécialistes de la religion grecque. Il est important de préciser qu'il s'agit de textes déjà parus ailleurs entre les années 1970 et 1995 (cf. les références aux p. 359-360) et tous revus (sauf trois : Connor, Sinn et Vernant) pour l'occasion. L'objectif de ce recueil est de souligner les grands débats qui se sont déroulés autour de l'étude de la religion grecque et qui en ont profondément renouvelé la compréhension. Le choix s'est donc porté sur les études les plus stimulantes, les plus novatrices dans leur domaine, qui illustrent les principaux courants dans l'approche contemporaine de la religion grecque. — L'introduction substantielle de

Richard Buxton précise clairement la nature de ces débats et leurs enjeux : la genèse, les racines et le développement diachronique de la religion des *πόλεις*, la dialectique entre religion publique et religion privée, l'insertion des cultes dans l'idéologie civique, les divers niveaux d'expérience religieuse, l'articulation mythes-rites, l'apport du structuralisme, etc. La première section du livre, intitulée *Religion and Society* compte deux interventions de C. Sourvinou-Irwood sur la religion de la *πόλις*, une contribution de W. R. Connor sur les grandes fêtes communautaires et la manipulation politique à l'époque archaïque, l'étude de R. Parker sur le rapport des États grecs à la mantique et celle de J.-P. Vernant qui repart de la célèbre analyse du mythe d'Œdipe par Claude Lévi-Strauss et, étendant le champ d'investigation de Thèbes à Corinthe, en particulier au tyran Périandre, propose une réflexion sur la sexualité des tyrans, dans la dimension mythique et historique. La deuxième section regroupe quatre contributions autour du thème *Archaeology of the Sacred* ; il y est question de Déméter dans sa dimension civique, mais aussi paysanne (S. Guettel Cole), de l'*ἄστυλία* offerte par les sanctuaires grecs (U. Sinn), de l'« archéologie du Héros » (A. Snodgrass), un thème très régulièrement traité (cf. la monographie de C. Antonaccio), y compris dans le cadre des études homériques dont A. Snodgrass entend toutefois se détacher dans une certaine mesure ; enfin, la contribution de F. van Straten concerne les dédicaces dans les sanctuaires grecs (typologie, localisation, présentation, etc.). La troisième section porte sur *Myths and Rituals*. W. Burkert repropose ici son étude sur *Jason, Hypsipyle, and New Fire at Lemnos*, un thème jadis abordé par Georges Dumézil (en 1924 dans *Le crime des Lemniennes*) ; F. Graf étudie les jeunes filles de Locres, J. N. Bremmer, les rituels de bouc-émissaire en Grèce et R. Osborne, le rôle des femmes dans les sacrifices de la Grèce classique. Enfin, sous le titre *Boundary Disputes*, figurent deux contributions : de R. L. Fowler sur la magie grecque et de C. Robert Philipps III sur le phénomène de *Misconceptualizing Classical Mythology*. — Le volume est intéressant et rend bien compte d'un parcours historiographique riche et diversifié. Certes le choix opéré est le fruit d'une sélection drastique, mais on peut le considérer comme représentatif de la multiplicité thématique et méthodologique. Une dizaine de pages de suggestions de lecture, en fin de volume, complètent utilement le propos — Corinne BONNET.

E. S. GRUEN, *Diaspora. Jews amidst Greek and Romans*, Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2002, 14 x 21,5, 384 p., br. £ 39.95, ISBN 0-674-00750-6.

Quelle fut la vie des Juifs répandus dans le bassin méditerranéen et quelle fut la place occupée par les communautés juives dans les différentes civilisations dominées par les Grecs et les Romains ? Voilà les questions auxquelles tente de répondre le Professeur Erich S. Gruen en s'intéressant à la Diaspora juive durant quatre siècles, depuis la conquête du Proche-Orient par Alexandre jusqu'à la destruction du Temple, en 70 apr. J.-C. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première concerne les *realia*, la vie juive dans la Diaspora, la seconde la perception que les Juifs ont eue d'eux-mêmes dans la Diaspora. L'étude commence par l'expérience des Juifs à Rome, où ils sont arrivés en grand nombre durant les deux derniers siècles av. J.-C., les uns comme esclaves ou prisonniers de guerre, les autres comme immigrants et colons. Une attention particulière est accordée aux actions officielles menées contre les Juifs, notamment les expulsions périodiques qui ont eu lieu à la fin de la République et au début du Principat, et à la perception des Juifs par les Romains qui les rencontraient dans la rue. Les expulsions sont envisagées dans le large contexte de la politique romaine. Cet examen conduit à revoir l'idée de « persécution » des Juifs dans une ville où ces « coups de balai » n'ont pas eu d'effet déterminant sur la pérennité des communautés juives. Alexandrie était aussi une ville où la population juive était fort nombreuse. Cette ville fut le théâtre d'un des épisodes les plus pénibles de l'histoire juive dans l'Antiquité : la pogrom de 38. Cet épisode est souvent interprété comme l'exemple le plus dramatique de ce à quoi les Juifs pouvaient s'attendre dans

toute communauté de la Diaspora où ils menaient une existence marginalisée et où de petites provocations pouvaient avoir des conséquences dramatiques. Le chapitre deux tente de placer ce pogrom dans le cadre de l'expérience juive à Alexandrie depuis la fondation de la cité jusqu'à la Grande Révolte (66). En prenant du recul, l'épisode de 38 apparaît sous un jour bien différent. Les Juifs ont occupé une place active dans la vie de la cité des Ptolémées. Le pogrom de 38 n'est pas représentatif de la vie des Juifs dans la métropole égyptienne, car il a été déclenché de façon soudaine par des conditions particulières. Un dossier de documents conservés par Flavius Josèphe permet de jeter un regard critique sur la vie des Juifs dans la province d'Asie. Il s'agit essentiellement de réponses aux appels à l'aide lancés par les communautés juives victimes des mesures des cités grecques d'Asie Mineure. Ces témoignages ont servi à étayer la thèse selon laquelle les Juifs se trouvaient dans une situation difficile dans cette région. Le chapitre trois réexamine cette position. La plupart des documents sont concentrés sur un laps de temps très court durant lequel cette région, comme d'autres, était impliquée dans la guerre civile. Les circonstances exceptionnelles ne sont pas représentatives d'une situation générale. L'exposé lie ces témoignages aux événements internationaux qui aident à déterminer la spécificité de la situation en Asie. Le chapitre 4 porte un regard plus large sur la multiplicité des façons dont les Juifs se sont organisés eux-mêmes dans la vie religieuse et civile dans les communautés tout autour de la Méditerranée. Il passe en revue les témoignages – littéraires, épigraphiques, papyrologiques ou archéologiques – attestant l'existence de synagogues juives durant la période du Second Temple. Les synagogues regroupaient une série d'activités qui constituent le signe distinctif du peuple juif au sein des structures de la société gréco-romaine. — La seconde partie s'intéresse aux manifestations littéraires auxquelles la Diaspora a donné lieu. Le chapitre 5 envisage plusieurs ouvrages, les uns écrits dans la Diaspora, les autres évoquant des thèmes liés à la Diaspora pour la création de fictions historiques : les histoires d'Esther, Tobit, Judith et Suzanne ainsi que les histoires imaginées par l'auteur du deuxième livre des Maccabées. L'accent est placé sur une composante de ces récits trop rarement remarquée : l'humour. Le chapitre 6 explore un mode différent d'expression littéraire : les remodelages d'histoires bibliques. Trois exemples sont étudiés : le Testament d'Abraham, le Testament de Job et la réécriture des légendes d'Abraham, de Joseph et de Moïse par le juif égyptien Artapanos, auteur d'un roman historique (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Le chapitre 7 étudie l'image des Grecs et de la culture grecque telle qu'elle apparaît chez différents auteurs juifs (textes historiques, philosophiques et apocalyptiques ainsi que romans). Les intellectuels juifs entretiennent une relation complexe et ambiguë avec le monde hellénique, mêlant critique et admiration, mépris et louange. Un chapitre de conclusion aborde la question de la Diaspora sur un plan plus théorique. — Cet ouvrage, bien documenté et bien argumenté, contient plusieurs idées nouvelles et remet en question pas mal de clichés et d'idées reçues. À titre d'exemple, l'A. est d'avis que les expulsions de Juifs de Rome ne sont pas les manifestations d'un antijudaïsme fondamental, mais qu'elles sont la conséquence de mesures dictées par des circonstances particulières. Ainsi l'expulsion de 19 n'est pas le signe d'une animosité particulière de Tibère envers les Juifs. Elle serait à mettre en rapport avec les préoccupations liées à la maladie et à la mort de Germanicus. — Br. ROCHETTE.

Nicole BELAYCHE, *Iudaea-Palaestina. The Pagan Cults in Roman Palestine (Second to Fourth Century)* (Religion der Römischen Provinzen, 1), Tübingen, Mohr Siebeck, 2001, 16 x 24, XXIV + 386 p., rel. DEM 178, ISBN 3-16-147153-9.

Le très beau volume de Nicole Belayche inaugure une nouvelle collection, *Religion der Römischen Provinzen*, dirigée par H. Cancik et J. Rüpke qui, depuis plusieurs années, explorent, à travers une série d'initiatives et de publications importantes, la richesse des manifestations religieuses « provinciales » et le rapport dialectique et dynamique entre Rome, centre de l'Empire, et la périphérie, immense et di-

versifiée, réceptacle de cultes et de croyances locaux et « internationaux ». Le sujet est de toute première importance et les enjeux sont bien présentés par les éditeurs aux p. V-VII. — En 1999, Nicole Belayche a présenté une thèse d'habilitation française intitulée « Identités religieuses et confluences culturelles dans le monde romain impérial », en trois volumes, dont est issu le présent volume, publié en langue anglaise (une traduction quelque peu difficile, qui ne passe pas toujours bien, sans toutefois entamer la compréhension de la pensée de l'Auteur). Le volume est solidement charpenté et remarquablement documenté. Une préface (sur l'objet et les objectifs), une introduction pour la définition du champ d'enquête (chronologie, province de Judée-Palestine, notion de culte païen et sources, écrites et iconographiques) et sept chapitres qui couvrent la matière dans tous ses aspects : les canaux de la romanisation, notamment l'armée et l'administration civile, le rapport avec le territoire et la marque romaine dans l'urbanisation, la place de l'hellénisation, pour le premier chapitre. Au second est envisagée la question des traditions judaïques et sémitiques en général et de leur implantation à l'époque envisagée. *Aelia Capitolina* est au centre du chapitre 3 : il s'agit de comprendre le rapport entre Jérusalem et la colonie romaine, le processus de paganisation, notamment l'éventuelle superposition des lieux de culte juifs et païens. L'A., face à une série d'interprétations contradictoires et à un dossier de sources problématique, s'en tire avec finesse critique, grande sûreté dans le jugement et une érudition qui sait épinglez les travaux dignes d'être discutés. Le chapitre 4 prend en considération les autres colonies romaines en Judée : Césarée maritime et Sébastè notamment où sont bien implantés les dieux égyptiens, syriens, grecs et romains. Les chapitres 5 et 6 complètent le tableau géographique, avec les villes grecques d'origine philistéenne (Ascalon et Gaza) et les cités de la Décapole. Le chapitre VII, qui clôt l'enquête et synthétise les apports majeurs en terme de problématiques interculturelles et interreligieuses, est excellent. On est confronté, en Judée où interagissaient monothéisme et polythéisme, aniconisme et anthropomorphisme – autant d'oppositions qui contribuent à rendre le cas particulièrement intéressant – à un système religieux qui parvient à intégrer une série impressionnante de manifestations religieuses très différentes. Les cultes païens, gréco-romains, s'imposèrent sans gommer les éléments du substrat et sans exclure d'autres emprunts. Si le culte impérial est très discret, en revanche les symboles traditionnels du monde gréco-romain figurent aussi sur le monnayage des cités de la Judée-Palestine : la déesse Rome, la Tychè, les Victoires couronnant Zeus... Souvent, ces manifestations religieuses d'une κοινή bien attestée partout en Orient ont englobé les traditions sémitiques, comme c'est le cas pour Tychè par rapport à Astarté. L'A. attire à juste titre l'attention sur la dimension chronologique de son enquête (II<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C.) qui suppose, très naturellement, des « vagues » dans le phénomène étudié : la cas de la « croisade » païenne de Julien est bien connu et permet évidemment de scruter la réception du christianisme dans cette région. — Le volume de Nicole Belayche, doté d'une bibliographie et d'utiles *indices*, est d'une lecture passionnante et indique indubitablement une voie à suivre, sur le plan méthodologique, pour les enquêtes sur les religions des provinces de l'Empire.

Corinne BONNET.

H. INGLEBERT, *Interpretatio Christiana. Les mutations des savoirs (cosmographie, géographie, ethnographie, histoire) dans l'Antiquité chrétienne (30-630 après J.-C.)* (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité, 166), Paris, Brepols, 2001, 16 x 24.5, 632 p., br. EUR 49.42, ISBN 2-85121-186-2.

Dans la foulée de Marrou et de P. Brown, H. Inglebert a composé ce livre très fouillé qui nous permet de mieux comprendre le succès du christianisme dans l'Empire romain. Devant la masse des données présentées par lui, on ne peut qu'en donner une idée globale tirée des conclusions du livre. — L'intégration de la culture antique par les intellectuels chrétiens aida les élites païennes à se rallier à la nouvelle religion.

L'évolution culturelle s'effectua sans accrocs notables et permit, grâce aux monastères, de sauver l'essentiel de la culture antique, après le raz-de-marée des invasions germaniques qui éliminèrent les écoles pour laïcs. Intégrée dans la culture biblique, la culture classique devint autre par la seule modification de la perspective, le salut prenant la place du simple savoir. Les nouvelles connaissances complétèrent les anciennes sans les remplacer : Inglebert limite son enquête à quatre domaines (cosmographie, géographie, ethnographie, histoire) qui jettent une lumière suffisante sur cette confrontation. — Le débat entre païens et chrétiens pour rejeter, accepter ou intégrer la culture classique dura de 150 à 450 ; les tendances varièrent selon les milieux et les époques, les laïcs étant plus accueillants que les moines. Après 430, tout danger païen ayant disparu, on fut plus disposé à accepter la culture antique. — La culture chrétienne connut trois grandes périodes : la reprise des traditions juives (surtout par les Grecs et les Syriens) ; l'apologétique antipaienne (qui intégra par juxtaposition ou par synthèse les savoirs de la culture classique) ; la reprise de cette culture dans la culture monastique à fondements bibliques. — Les chrétiens de langue grecque furent les moteurs de cette intégration culturelle. Pour sa part, la culture chrétienne latine connu son essor après 380, puis fut marginalisée après les grandes invasions qui éliminèrent le grec (au contraire, chez les chrétiens syriens et arméniens, l'étude du grec les ouvrit à la foi et à la culture classique). Faute d'être au courant des avancées techniques des Grecs, les Latins firent éclore après 650 une culture chrétienne originale mais surtout technique. Après Isidore de Séville (mort en 636), malheureusement, la culture latine se borna à une science encyclopédique. « Ce fut la fin du paganisme comme pôle de référence, qui marqua la fin de la culture antique et le début de la culture médiévale », conclut Inglebert. — Ouvrage précieux, bourré de données précises, qui plaira aux spécialistes de la fin du monde antique et des débuts du christianisme. — B. CLAROT, s.j.

*Sede vacante. La vacance du pouvoir dans l'Église du moyen âge.* (Centre de Recherches en Histoire du Droit et des Institutions, Cahier n° 15), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 2001, 15.5 x 23, X + 169 p., br. BEF 300.

Déjà délicate dans le cas d'une succession légitime automatique, la vacance d'un siège dépourvu de ce type de succession multiplie les dangers ; or c'est le cas dans l'Église pour la succession des Papes ou des évêques. Dans ce volume, sept auteurs belges, français, allemand entament des recherches sur ce thème dans l'Église. Parmi ces études, relevons quatre sujets. — Dès le XII<sup>e</sup> s., le Pape Alexandre III (1159-1181) pose le principe *Dignitas numquam perit*, qui fait évoluer l'idée d'une « personnalité corporative » avec, pour conséquence inattendue, le prolongement intentionnel des périodes de vacance pour que le pouvoir séculier puisse s'approprier plus abondamment les revenus ecclésiastiques (D. B. Wolters). À Reims en particulier, ce même Pape approuve la coutume qui attribue au Chapitre cathédral certains pouvoirs épiscopaux pendant la vacance du siège (L. Falkenstein). En pareil cas à Liège, le Chapitre exerce la régence au civil et au religieux, dispose du sceau et nomme le Mambour ou régent civil pour défendre la principauté. Mais bientôt nobles, peuple, villes exigent de participer à la nomination du Mambour (J. L. Kupper & A. Marchandise). Avant 1241, la vacance du siège romain n'excédait pas trois jours et créait peu de difficultés. Ensuite, les Papes s'attribuèrent de plus en plus de pouvoirs et de revenus, ce qui aiguïsa nombre d'appétits. Les papes essayèrent de limiter les pouvoirs des cardinaux et de les confiner à l'élection du nouveau Pape, mais les luttes d'influence firent traîner l'élection et, dans l'intervalle, l'Église végétait (P. Montaubin). — Ces premières études sur le sujet exigeraient d'être poursuivies par bon nombre d'historiens. — B. CLAROT, s.j.

G. ROMANIELLO, *Interpretazione Autentica del « Pater Noster »*. « *I Limiti del Potere di Satana* », Latina, Phos, 2001, 17 x 24, 319 p., br. LIT 30.000.

Excellent philologue, G. Romaniello propose son « interprétation authentique » du *Pater noster*. Il apporte des notations intéressantes spécialement sur les sixième et septième demandes, avec un long développement sur le pouvoir de Satan après la venue du Christ. Il veut s'en tenir au seul point de vue philologique, oubliant quelque peu l'adage italien *traduttore traditore*. Jésus a parlé à une époque et dans un contexte donnés et les apôtres ont compris ses paroles en fonction de ce contexte. Alors que l'A.T. met l'action divine et l'action humaine sur un même plan et rend Dieu cause directe de tout ce qui arrive en bien et en mal, la philosophie et la théologie nous ont appris à distinguer les plans d'action divine et humaine pour sauvegarder la liberté humaine. Jésus a commencé à redresser les idées spontanées et populaires sur ce sujet en parlant de l'aveugle-né et des victimes de la tour de Siloé ; saint Jacques a écrit que Dieu ne tente personne. C'est la seule remarque – mais capitale – à faire à propos de ce livre plein de bonnes intentions. – B. CLAROT, s.j.

## LITTÉRATURES ANTIQUES

J. HAUBOLD, *Homer's People. Epic Poetry and Social Formation* (Cambridge Classical Studies), Cambridge, University Press, 2000, 14.5 x 22, XV + 240 p., rel. £ 37.50 / US \$ 59.95, ISBN 0-521-77009-2.

La recherche engagée dans cet ouvrage vise le rôle et les caractéristiques de ce que sont « les peuples » dans la narration homérique. Après un bref *Status Quaestionis*, qui tente de recentrer l'approche d'Homère entre l'omniprésence du héros et une prétendue absence de πόλις, l'auteur aborde les λαοί « à travers l'hexamètre » : il s'agit, entre autres analyses, de repérer les formules, soit nominales (pasteur, meneur des peuples...) soit verbales (rassembler, détruire des peuples...) qui impliquent la notion de communauté d'hommes. Tel est l'objet de la première partie, où l'on trouve, sous l'intitulé d'ensemble « *Laoi in early Greek hexameter poetry* », les rubriques suivantes : « *Shepherd of the people* », *Privilege and obligation*, *An epic ideal*, *The failed ideal*, *Social structures*, *An incurable imbalance*, *Negative reciprocity*, *Society and the stone*, « *The people of the Achaeans* ». Des conclusions qui en découlent, livrons ces extraits significatifs (p. 46) : « *epic laoi form a social world, for which a division into groups and leaders is fundamental* » ; « *I argued for a close link between the laoi and the most famous social world of early Greek epic, "Achaeans"*. *Where "Achaeans" are, there is Homeric poetry, song about the "best of the Achaeans" in his various guises. The fact that the laos of epic is typically "Achaean" was taken to imply that this notion of the group is also central to Homer as song about the (best of the) Achaeans* ». Dans une deuxième partie, le concept est analysé dans ses liens spécifiques avec des héros (Agamemnon, Achille, Hector) pour ce qui est de l'*Iliade* ; avec d'autres groupes (compagnons, prétendants) pour ce qui est de l'*Odyssee*. Et J. Haubold de conclure, entre autres, que, par rapport à l'*Iliade*, la notion de λαοί le cède, dans l'*Odyssee*, à la promotion de groupes d'une autre nature et que le « chef de peuples » ne va pas jusqu'à se sacrifier pour ceux dont il a la garde. Une troisième partie nous montre les λαοί dans leurs diverses activités, dont les actes rituels et les manifestations festives. Enfin deux appendices récapitulent, l'un, les formules épiques relatives aux peuples, l'autre, des expressions de formules rituelles chez divers auteurs. — Cet ouvrage nous offre une intéressante réflexion sur le processus de protection ou de destruction des peuples, auquel donne écho l'épopée. Si les communautés apparaissent parfois comme dénuées de structure, il en va autrement dès que l'on envisage l'activité rituelle : celle-ci est significative et fondatrice de liens qui créent la cohésion de la collectivité et en affirment l'existence. — C'est, pour une

bonne part, le matériel formulaire qui est le fil conducteur de la dissertation. N'est-ce pas une arme à double tranchant ? Car si, par leur caractère répétitif, les formules constituent un énorme réservoir de références, on peut toujours se demander quel est leur crédit réel, une fois dépassé le stade de la technique stylistique. Ce doute « méthodologique » ne nous empêche toutefois pas d'apprécier à son juste niveau le travail de J. Haubold. Sujet original. Exposé attrayant. – D. DONNET.

R. BICHLER & R. ROLLINGER, *Herodot* (Olms Studienbücher Antike), Hildesheim, Georg Olms, 2000, 13 x 20.5, 209 p., br. DEM 39.80, ISBN 3-487-109031-X.

Ce petit livre, qu'on pourrait qualifier de « guide des études hérodotéennes », est divisé en deux parties principales ; les auteurs en sont deux chercheurs autrichiens, tous deux spécialistes reconnus du « Père de l'Histoire ». La première partie, de R. Bichler, consiste en une présentation des *Histoires*. Elle se compose de six chapitres : si les deux premiers s'attachent à des aspects historiographiques (plan et contenu ; espace et temps), les quatre suivants constituent autant d'incursions dans les thématiques développées, qu'il s'agisse de la représentation du barbare, de la réflexion sur le pouvoir, de la place donnée aux Grecs ou de l'image laissée de différents personnages. Ces chapitres sont eux-mêmes subdivisés en sections et sous-sections, le plus souvent courtes, avec un nombre réduit de notes (une seule note, faisant office d'orientation bibliographique, au début de chaque sous-section). Clairement présentés, dans un esprit proche de celui qu'on observe dans la monographie *Herodots Welt* du même R. Bichler (recension *infra*), ils illustrent la richesse de l'œuvre d'Hérodote et donnent envie de se (re)plonger dans sa lecture. La deuxième partie, de R. Rollinger, procure un état de la recherche. Elle comporte, outre une introduction (chap. 1), quatre types de chapitres : deux portent sur des points précis (chap. 2, la biographie ; chap. 10, la langue et la tradition manuscrite) ; cinq concernent la réception d'Hérodote de l'Antiquité jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> s., avec une mise en évidence des premières grandes questions qu'ont posées la lecture et la compréhension des *Histoires* (chap. 3-7) ; deux envisagent plus précisément les grandes orientations de la recherche aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s. (chap. 8-9) ; le dernier (chap. 11) est bibliographique, présentant d'abord les *Forschungsberichte*, puis les éditions, les commentaires, les traductions, les outils de travail (lexique, concordance) et enfin la littérature secondaire (dans cette dernière liste, très complète, mais bien entendu non exhaustive, les livres sont privilégiés par rapport aux articles). L'ensemble constitue un outil précieux pour s'orienter dans la masse des travaux sur Hérodote et l'on ne peut que souhaiter que de semblables ouvrages voient le jour pour d'autres auteurs. Deux index de personnages, un pour chacune des deux parties qui forment l'ouvrage. – O. DEVILLERS.

R. BICHLER, *Herodots Welt. Der Aufbau der Historie am Bild der fremden Länder und Völker, ihrer Zivilisation und ihrer Geschichte* (Antike in der Moderne), Berlin, Akademie Verlag, 2000, 17.5 x 24.5, 424 p., rel. DEM 178, ISBN 3-05-003429-7.

L'A. s'attache à ce qui est écrit à propos des non-Grecs dans les *Histoires* d'Hérodote. Il envisage successivement les pays et peuples aux marges du monde (chap. I), les peuples entre barbarie et civilisation, tels les Indiens, Arabes, Thraces... (chap. II), le Proche-Orient et sa culture (chap. III), l'ancienne Égypte (chap. IV), ceux qui dominèrent le centre de l'Asie, Lydiens, Mèdes et Perses (chap. V), l'expansion de l'Empire perse jusqu'à la Grèce (chap. VI), le combat de Darius et Xerxès contre les Grecs (chap. VII). Ces chapitres sont eux-même divisés en plusieurs sections et sous-sections (rarement longues) consacrées soit à un thème (par ex. la religion...), soit à un épisode ou à une information en particulier. Même si les aspects géographiques et ethnographiques sont amplement considérés (surtout dans les chap. I-

IV), c'est surtout la mise en avant par Hérodote d'un processus historique qui est retenue ; cela est même la préoccupation essentielle dans les chap. V-VII. Dans cette étude, l'A. est sans aucun doute conscient des limites d'une méthode qui considérerait Hérodote à la lumière des exigences d'une critique historique « moderne ». Pour autant, par réaction peut-être au caractère hautement interprétatif de certains travaux récents, il ne se départit guère lui-même d'un ton pour l'essentiel descriptif. Son examen des informations relatives aux non-Grecs consiste principalement en un classement, une exposition et une mise en perspective à la lumière du genre de l'ouvrage et des modèles de l'auteur ; on trouve aussi incidemment des remarques sur la composition et les techniques narratives. La discussion proprement dite des opinions des modernes est strictement réservée aux notes en bas de page, lesquelles, bien fournies, constituent une sorte de commentaire. Mais pour ce qui est de l'interprétation, on demeure parfois sur sa faim, même si une idée traverse l'ensemble du travail : la mise en évidence par l'historien de la fatalité. L'absence d'introduction et de conclusion tout comme le peu d'intérêt pour la biographie d'Hérodote et sa méthode historique laissent le sentiment que manque une problématique, ou, à tout le moins, font regretter que celle-ci ne soit pas davantage soulignée. Il n'empêche que l'exposé est présenté avec une grande minutie et qu'il apporte un éclairage extrêmement précieux sur le sujet traité, rendant compte de la valeur qu'on peut accorder au texte hérodotéen en tant que document. La bibliographie est abondante, faisant une grande place aux titres récents (elle paraît systématique jusqu'en 1996, même s'il y a quelques titres ultérieurs). Quatre généalogies et sept cartes sont utiles. Trois index (des auteurs modernes, des auteurs grecs et romains, des passages de la Bible) ; un index des passages hérodotéens fait défaut. — O. DEVILLERS.

*Euripides. Iphigenia in Tauris.* Edited with Introduction, Translation and Commentary by M. J. CROPP, Warminster, Aris & Phillips, 2000, 15.5 x 21.5, 283 p., br. £ 16.50, ISBN 0-85668-653-0, rel. £ 35, ISBN 0-85668-652-2.

La Maison Aris & Phillips a entrepris, voilà quelques années maintenant, la tâche difficile de mettre à la disposition simultanée de tous les publics les œuvres du théâtre grec, en adjoignant à une édition critique une nouvelle traduction, une introduction sur le théâtre et la pièce, ainsi qu'un commentaire condensé mais accessible. Parmi la bonne trentaine de pièces déjà offertes au public selon des fortunes diverses, M. J. Cropp en est à son troisième volume (après *Electra* et *Fragmentary plays I*), lequel est un pur succès. — Ouvrant au monde du théâtre, de la tragédie grecque et d'Euripide, une introduction substantielle donne ensuite tout ce qu'il faut savoir pour comprendre la pièce, et il faudra la préférer à celle, désormais vieillie, d'Henri Grégoire dans la collection Budé (1959). Un des principaux mérites du travail est de secouer cette idée poussiéreuse qui fait de l'*IT* une pièce moyenne dans la production euripidienne. S'il est exact qu'on est loin encore des *Bacchantes*, l'œuvre est pleine de finesses et de subtilités pour qui sait la lire à la grecque. La mort, sous ses formes les plus terribles (sacrifice, parricide), est omniprésente, bien qu'elle ne se réalise nulle part, les dieux apparaissent lamentables mais sont en quelque sorte réhabilités à la fin, les humains ont une conduite héroïque face à leur destin et la Tyché qui mène le monde, l'équilibre « cosmique » un instant menacé est fermement établi par l'instauration de rituels civilisés. — Dans le survol érudit et très clair qu'il propose du mythe d'Iphigénie, l'auteur exagère sans doute trop la différence entre les « deux » versions, l'une voulant que la jeune fille soit sauvée, l'autre la faisant périr réellement à Aulis. Je pense avoir montré ailleurs que cette distinction relève avant tout des motivations des poètes qui en font usage et qui taisent ou non, en fonction de leur but, l'issue favorable du mythe premier tel qu'on le rencontre dans les *Chants cypriens*. Du reste la relégation d'Iphigénie en Tauride n'est pas réellement un sauvetage, puisque la jeune fille, en y gagnant l'immortalité, est soustraite au monde des humains et à sa famille. L'originalité euripidienne, bien soulignée par Cropp, est évidemment de faire

redescendre Iphigénie sur terre et de la ramener en terre hellénique où elle acquerra sa position héroïque, question de clore le mythe en accord avec ses traitements antérieurs. — Cropp a fait l'effort d'une nouvelle édition (mais reconnaît ses emprunts à celles de Diggle [OCT] et Sansone [Teubner], toutes deux de 1981) et d'une excellente traduction. Le commentaire, qui se réfère (c'est la philosophie de la série qui le veut) aux termes traduits et non aux termes grecs, est remarquable de précision et de concision, bien préparé par l'introduction. Bonne bibliographie, loin d'être complète cependant, mais cela s'explique par la nature du travail. — La présentation commerciale du livre, sur la couverture arrière, apporte un beau contresens que je laisse au lecteur le soin de découvrir, mais qui est aux antipodes de l'excellent travail de Cropp. — P. BONNECHÈRE.

*Platon. La République.* Traduction et présentation par G. LEROUX (GF, 653), Paris, Flammarion, 2002, 11 x 18, 801 p., br., ISBN 2-08-070653-5.

Dans sa brillante introduction, G. Leroux, professeur à l'Université de Montréal, soutient qu'on ne peut bien saisir le projet de Platon qu'en examinant conjointement deux aspects, politico-métaphysique et historique : la recherche de l'essence de la justice individuelle, sociale et politique constitue une réponse à la tourmente de l'histoire mouvementée d'Athènes, même si les liens avec l'histoire sont indirects. Le dialogue est fictivement situé avant la tyrannie des Trente et constitue une œuvre rigoureuse et complexe : réfutation des idées sophistes sur la justice, définition et conditions de la justice, de l'injustice, de la récompense des justes. Socrate conduit le dialogue du début à la fin. Il recherche la meilleure constitution politique en critiquant celles qui existaient dans le monde grec. Il aboutit ainsi à une sorte de droit naturel fondé sur la raison et sur la métaphysique. On peut déclarer utopique ce modèle idéal, mais c'est vers lui qu'il faut tendre par étapes. — Platon distingue trois classes de citoyens : les gouvernants-philosophes, les guerriers et les producteurs. Son projet est manifestement totalitaire, puisqu'il s'oppose à l'égalitarisme, à l'individualisme et au libéralisme afin de corriger la nature humaine trop imparfaite, en allant jusqu'à supprimer la famille traditionnelle. Les philosophes régiront la cité pour la conformer à la justice divine (découverte par les seuls philosophes) qui englobera tous les aspects de la vie jusque dans l'au-delà. — G. Leroux base son travail sur les éditions d'Oxford et de Cambridge et sur la dernière édition critique du texte de G. Boter (1989). Sa traduction essaye de suivre le mouvement des phrases grecques et de faire sentir les variations de style chez Platon. Leroux reconnaît sa dette envers ses devanciers tels L. Robin, E. Chambry, C. Reeve, O. Apelt et M. Vegetti. Pour demeurer dans les limites imposées par la collection, il s'est vu contraint de limiter ses notes à l'essentiel, mais tient à insister sur l'argument philosophique et sur la progression de l'exposé. Quatre cartes, une chronologie de Socrate, Platon et Athènes, avec trois index rendront de grands services. — B. CLAROT, s.j.

Andrea Wilson NIGHTINGALE, *Genres in Dialogue. Plato and the Construct of Philosophy*, Cambridge, University Press, 2000 [1995], 15 x 22.5, XII + 222 p., br. £ 12.95 / US \$ 19.95, ISBN 0-521-77433-0.

Voici déjà le deuxième tirage de l'édition brochée d'un ouvrage qui fut originellement publié en 1995. Nul lecteur de cet ouvrage ne pourrait douter de l'utilité de le rendre accessible à un plus large public. Il s'agit en effet d'une étude qui présente sous un jour tout nouveau des textes familiers du corpus platonicien. Ce qui a rendu possible ces nouvelles interprétations, c'est l'application réfléchie de la théorie littéraire, notamment de celle qui met en évidence l'enracinement sociologique des genres littéraires. En analysant l'incorporation de genres littéraires différents dans les dialogues, Nightingale a montré que la philosophie platonicienne s'est progressivement dé-

marquée, précisément dans cette confrontation, par rapport à des réalités sociales diverses. Platon prend position contre Isocrate qui, dans sa façon d'utiliser le mot « philosophie », part de la présomption que la sagesse et l'argent sont des biens échangeables et peuvent donc parfaitement faire l'objet d'un commerce. La confrontation avec l'*Antidosis* peut éclaircir des passages divers de la *République*, du *Gorgias*, de l'*Hippias Mineur*, et du *Théétète*. La tragédie était, bien sûr, l'un des genres les plus remarquables dans l'Athènes classique : c'est dans le *Gorgias* qu'une pièce entière entre dans un rapport d'intertextualité avec un dialogue platonicien. Nightingale montre de façon concluante que Platon y a pris l'*Antiope* d'Euripide comme modèle, qui lui fournissait non seulement bon nombre de citations et d'allusions, mais également des éléments thématiques et structurels essentiels. Les détails de l'intrigue aident à comprendre la façon dont se déroule la confrontation entre Socrate et Calliclès. Parmi les analyses, la plus convaincante est celle, parfois surprenante, qui met en parallèle les éloges traditionnels avec les discours successifs du *Banquet*, en particulier celui d'Alcibiade, plein d'ambiguïtés et d'ignorance. Autant d'exemples concrets qui permettent à l'A. de plaider sa cause de façon admirable : ceux qui étudient la philosophie ancienne ont intérêt à prendre connaissance d'études littéraires perspicaces comme celle-ci. – J. OPSOMER.

P. RODRIGO, *Aristote et les choses humaines*. Avec une préface de Pierre AUBENQUE, Bruxelles, Ousia, 1998, 14 x 20.5, 164 p., EUR 13.72, ISBN 2-87060066-6.

Ce livre sur la « philosophie des choses humaines » d'Aristote donne une suite et une prolongation aux analyses magistrales que Pierre Rodrigo nous a proposées dans son *Aristote, l'eidétique et la phénoménologie*, paru en 1995 aux éditions J. Millon, ainsi que dans son petit livre d'introduction à la pensée du Stagirite, *Aristote ou l'unité du multiple* (Ellipses, 1997). Comme le titre de son premier ouvrage le suggère, le sens du travail de P. Rodrigo est de tenter, à la suite des travaux de Pierre Aubenque et d'une manière analogue à ceux de Rémi Brague (cf. *Aristote et la question du Monde*, Paris, PUF, 1988), de retrouver les possibilités toujours actuelles de la pensée réellement « phénoménologique » de l'œuvre aristotélicienne, en dessous ou par-delà les recouvrements de la tradition platonisante (ce que Rodrigo appelle « eidétique ») qui fut très largement celle du commentarisme, d'Aspasius jusqu'à Marx et Heidegger. Pour le dire avec Pierre Aubenque qui en signe la préface, le but de P. Rodrigo est de nous faire redécouvrir « à travers Aristote les raisons fortes de cette pensée de l'humilité, de la possibilité et de l'immanence » (p. 10), et cela contre le platonisme tel qu'Aristote l'avait déjà lui-même critiqué et rejeté : une pensée qui se prétend définitive et achevée, qui se veut utopique en politique et qui trouve ses fondements dans une transcendance. — Même s'il défend des thèses d'ensemble sur la philosophie pratique d'Aristote, l'objet de ce livre est très circonscrit : il s'agit principalement d'une analyse précise et serrée des deux premiers et du dernier chapitre de l'*Éthique à Nicomaque*, qui sont en effet fondamentaux pour comprendre le sens et l'enjeu de cette « science politique ». P. Rodrigo défend essentiellement deux thèses s'impliquant mutuellement. La première, positive, est que cette « science » ou ce savoir politique est de nature critique, ou plus exactement qu'elle consiste en un examen critique de nos opinions. En particulier, il faut comprendre la détermination de ce savoir comme passage du  $\delta\tau\iota$  au  $\delta\iota\delta\tau\iota$  (cf. *EN*, I, 2, 1095 b 2-7, dont l'analyse se trouve aux p. 78 et s.) comme la transformation des « faits d'expérience réfléchis » en autant de « jugements éclairés et avisés » (p. 88). La deuxième thèse, négative, découle de la première : ce savoir est à l'opposé d'un savoir de type « théorique » comme l'était celui que prônait Platon (et d'ailleurs aussi les sophistes) ; ce savoir ne saurait donc être de type « architectonique », comme on parle d'un architecte qui fait mettre en pratique l'objet de son savoir. P. Rodrigo propose ainsi une nouvelle manière de lire le premier chapitre de l'*EN* : la présentation qu'Aristote y fait de la politique comme « architectonique » ne serait pas le signe d'une reprise de la conception

platonicienne, mais seulement le témoignage d'une discussion « endoxale » qu'il ne reprendrait pas à son compte. Cette proposition de lecture, cependant, même si elle est très suggestive et d'ailleurs défendue avec beaucoup de talent, me paraît un peu forcée, car Aristote ne dit nulle part qu'il rejeterait cette qualification d'« architectonique ». Par contre, P. Rodrigo a bien vu le caractère dialectique de tout le passage et rappelle justement que l'auditoire de ces cours est visiblement composé de platoniciens, ou du moins d'auditeurs familiers des écrits de Platon. Ne pourrait-on dès lors pas, plus simplement, comprendre cette qualification comme une sorte d'expédient rhétorique destiné à la *captatio benevolentiae* de ces auditeurs, c'est-à-dire comme l'utilisation d'un terme de Platon pour leur faire mieux comprendre la conception aristotélicienne de l'unité des fins humaines ? – P. DESTRÉE.

I. WORTHINGTON (éd.), *Demosthenes. Statesman and orator.*, London - New York, Routledge, 2000, 13.5 x 21.5, XIV + 289 p., br. £ 15.99, ISBN 0-415-20457-7.

Comme le fait remarquer l'éditeur Ian Worthington, professeur d'histoire grecque à l'Université de Missouri-Columbia (U.S.A.), la carrière de Démosthène, répartie sur une trentaine d'années, coïncide avec l'aube de la domination macédonienne sous Philippe II et Alexandre le Grand. Malgré cela, il fut considéré comme l'homme d'état « par excellence », l'exemple suprême du patriote et le meilleur orateur classique, et il reste encore apprécié par les politiciens d'aujourd'hui, du moins ceux qui conservent une vraie préoccupation oratoire. Il est vrai que les causes apparemment perdues, qui ont souvent été les meilleures, conservent encore leurs adeptes. — Le présent volume rassemble neuf contributions, dont l'intention est de fournir une étude minutieuse et à la page de l'homme et de sa carrière. Des problèmes essentiels sont posés : l'émergence sur la scène politique ; le caractère valable de la politique à l'égard de la Macédoine ; le caractère justifié de la réputation d'orateur ; l'influence à la fois comme orateur et comme homme d'État jusqu'à nos jours. On trouvera successivement : la route vers la prééminence ; Démosthène et Philippe II ; l'(in)activité de Démosthène durant le règne d'Alexandre le Grand ; Démosthène et Eschine ; Démosthène et l'historien social ; Démosthène comme avocat : les discours privés ; les discours publics ; philosophes, politiciens et académiques : la réputation rhétorique de Démosthène dans l'Antiquité ; la survie de Démosthène (on y indique entre autres clairement les causes du déclin actuel du prestige de l'orateur et de l'homme politique). — Dans les contributions 6 et 7, on peut regretter que les procédés employés par Démosthène pour entraîner la conviction ne soient pas davantage mis en relief, alors qu'il s'agit de caractériser l'avocat et l'orateur politique. La bibliographie néglige à nouveau des titres importants, en langue française notamment, alors qu'on cite d'autres contributions peu adéquates. Cette synthèse claire intéressera plus l'historien que le philologue. — M. DELAUNOIS.

Germaine AUJAC, *Ératosthène de Cyrène, le pionnier de la géographie : sa mesure de la circonférence terrestre.* (Format 39), Paris, CTHS, 2001, 12 x 18.5, 224 p., br. EUR 14, ISBN 2-7355-0457-3.

Petit livre très utile à tous ceux qui s'intéressent aussi bien à l'histoire des sciences qu'aux systèmes de représentations, ou au phénomène littéraire notamment pour le début de l'Empire. En effet, dans une première partie, l'A. montre l'apport d'Ératosthène à la naissance de la géographie comme discipline scientifique et à son développement ultérieur, ce qui, après le rappel des connaissances dont hérite ce directeur de la Bibliothèque d'Alexandrie, du contexte de l'époque de Ptolémée Évèrète et des innovations dues à ce savant à l'esprit universel (le premier, en particulier, à donner de la circonférence terrestre une mesure presque exacte, soit 39690 km), l'amène à mettre en évidence son influence sur la science des siècles suivants, en

particulier lors du premier principat, où Ératosthène est incontournable, qu'on l'approuve sans réserve ou qu'on le corrige partiellement. Mais le plus utile est apporté par la deuxième partie, intitulée « Textes à l'appui ». Y sont réunis, avec des notes substantielles, les textes qui nous renseignent sur l'œuvre d'Ératosthène, à savoir son traité *Des Mesures* et les trois livres de sa *Géographie*. Le paradoxe veut que le père fondateur de la science géographique, dont on se réclame encore au XVII<sup>e</sup> s. en dépit de la gloire aveuglante de Claude Ptolémée, ait particulièrement souffert des accidents de la transmission de la littérature antique : aucun de ses deux ouvrages n'a été conservé, ce qui rend les témoignages très précieux, de Cléomède à Macrobe. À ces témoignages, classés thématiquement, s'ajoute en « Annexe » un dossier constitué de textes supplémentaires, tirés de Diodore de Sicile, Géminos de Rhodes, Strabon et Pliny l'Ancien, sur la question des emprunts à Pythéas. Une bibliographie (Auteurs anciens, Auteurs modernes) achève de nous livrer un outil de travail agréable et pratique. – J. BOULOGNE.

*Die Frühen Römischen Historiker I. Von Fabius Pictor bis Cn. Gellius.*

Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von H. BECK und Uwe WALTER (Texte zur Forschung. Band 76.), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 14.5 x 21.5, 384 p., rel. DEM 78, ISBN 3-534-14757-X.

Après plusieurs décennies de bons et loyaux services, le recueil des *Historicorum Romanorum Reliquiae* (HRR I) de Hermann Peter (I, 1914<sup>e</sup> [réimpr. avec compléments bibliographiques en 1967]) méritait d'être remplacé. Bien que constitué avec soin, l'ouvrage de Peter est vieilli et peu commode à utiliser : les introductions sont en latin, les fragments ne sont pas traduits et le commentaire est réduit à l'essentiel. L'édition de la CUF, due aux soins de Martine Chassignet (*L'Annalistique romaine*, I : *les annales des pontifes et l'annalistique ancienne* [1996], II : *l'annalistique moyenne* [1999], *Caton. Les origines* [1986]), présente un texte établi sur base des travaux philologiques récents et une traduction en français, mais le commentaire reste sommaire, selon l'usage de la collection. Les *Frühen Römischen Historiker* (FRH), dont voici le premier de deux volumes, devraient combler cette lacune en présentant le texte, une traduction allemande et des commentaires historiques et historiographiques développés tenant compte des développements de la recherche (une copieuse bibliographie est dressée en début d'étude). Le premier volume contient les fragments de dix auteurs, qu'une longue introduction présente tour à tour : Quintus Fabius Pictor (FRH 1), Lucius Cincius Alimentus (FRH 2), Marcus Porcius Cato, *Origines* (FRH 3), Aulus Postumius Albinus (FRH 4), Gaius Acilius (FRH 5), Lucius Cassius Hemina (FRH 6), Lucius Calpurnius Piso Frugi (FRH 7), Gaius Sempronius Tuditanus (FRH 8), Gaius Fannius (FRH 9), Gnaeus Gellius (FRH 10). Chaque fragment est numéroté. Le numéro est suivi de la référence de l'auteur qui le fournit avec indication du numéro de Peter, de celui de Jacoby (pour les auteurs ayant écrit en grec) ou d'une autre édition partielle (Santini pour Cassius Hemina ; Forsythe pour Calpurnius Piso). *E.g.* le fragment 2 de Fabius Pictor est présenté comme ceci : 2 Mar. Victr., Ars gramm. 1 p. 23 K (F 1 Peter = F 23 Jacoby). On citera : Fabius Pictor FRH 1 F 2. Le recueil est précédé d'une introduction générale d'environ cinquante pages qui montre l'importance de Fabius Pictor et de ses successeurs immédiats pour la constitution de l'image historique et de la mémoire des Romains. Une concordance HRR I – FRH et un index (personnages historiques et mythiques ; *gentes* – lieux, peuples – *index rerum*) font de ce volume un précieux outil de travail, dont l'intérêt réside surtout dans l'introduction à chacun des auteurs et dans le commentaire de chaque fragment. Le second tome est attendu avec impatience. – Br. ROCHETTE.

*Terence. Eunuchus.* Edited by J. BARSBY (Cambridge Greek and Latin Classics), Cambridge, University Press, 1999, 12.5 x 18.5, VIII + 336 p., br. £ 15.95 / US \$ 24.95, ISBN 0-521-45871-4, rel. £ 45 / US \$ 64.95, ISBN 0-521-45229-5.

*Terence. The Brothers.* Edited with an Introduction, Translation and Notes by A. S. GRATWICK (Classical Text), Warminster, Aris & Philips, 1999, 15.5 x 21.5, VI + 248 p., br. £ 16.50, ISBN 0-85668-723-5, rel. £ 35, ISBN 0-85668-724-3.

Ces deux ouvrages témoignent de l'intérêt porté à la comédie latine et plus spécialement à Térence. L'un, de J. Barsby, est consacré à l'*Eunuque*, la plus « plautienne » des comédies de Térence ; l'autre, de A. S. Gratwick, est la seconde édition, complètement revue, d'une étude de 1987 portant sur les *Adelphes*, ultime pièce de l'auteur et dernier exemple qui nous soit connu de *palliata*. L'introduction de J. Barsby, d'une grande clarté, est dans l'ensemble fort générale (contexte de rédaction, théâtre dans l'Antiquité, langue et style de Térence...) ; celle de A. S. Gratwick est plus spécifique (division de la pièce, principaux personnages, étude de scènes...), développant le thème de la pièce (l'éducation) et accordant une très grande place à la comparaison avec Ménandre. J. Barsby fournit une simple édition, avec indication de la scansion et sans appareil critique ; son texte est proche de ceux de Kauer - Lindsay (*OCT*, 1926) et de Marouzeau (*CUF*, 1947). A. S. Gratwick fournit une édition avec traduction et appareil critique ; la scansion est également indiquée ; tout en reprenant le stemma habituellement proposé pour Térence, il se montre à l'égard de la qualité du texte fourni par la traduction manuscrite plus sceptique que Kauer - Lindsay, desquels il s'écarte plus souvent (liste des divergences p. 205). Le commentaire que propose J. Barsby de l'*Eunuque* est le premier de cette pièce en anglais depuis celui de S. Ashmore (1908) ; couvrant plus de 200 pages (p. 78-289), il aborde tous les aspects, présentant à la fois des discussions scène par scène, sur la structure de la pièce et sur les personnages, et des notes par vers, sur les problèmes grammaticaux et d'interprétation ainsi que sur la langue. Pour ce qui concerne A. S. Gratwick, il s'agit davantage de « notes à la traduction » (p. 178-204) que d'un véritable commentaire, la langue en particulier n'étant pratiquement pas prise en considération ; il faut dire que, pour les *Adelphes*, on dispose, en plus du commentaire de S. Ashmore, de celui de R. H. Martin (1976). Les appendices sont assez semblables, proposant d'une part les fragments des comédies correspondantes de Ménandre, avec traduction, et considérant d'autre part les questions complexes de prosodie et de métrique, cet aspect étant plus détaillé chez A. S. Gratwick. Les deux auteurs pratiquent un système de renvoi à l'américaine ; il s'ensuit que, plutôt qu'une bibliographie, c'est une liste d'ouvrages utilisés qu'ils procurent ; celle-ci comporte environ deux cent quarante titres chez J. Barsby (4 titres après 1995, aucun après 1997) et environ cent soixante-quinze titres chez A. S. Gratwick (2 titres, relatifs tous deux à des travaux de l'auteur, après 1990). Un index chez J. Barsby, deux (passages cités et général) chez A. S. Gratwick.

O. DEVILLERS.

R. F. THOMAS, *Virgil and the Augustan Reception*, Cambridge, University Press, 2001, 16 x 23.5, XX + 324 p., rel. £ 40, ISBN 0-521-78288-0.

Le prologue (p. ix) expose le but de l'ouvrage : l'A. est confronté avec de nombreuses tentatives contemporaines (Galinsky, Stahl, Edmunds) qui établissent un rapport direct entre le Virgile « augustéen » et la guerre du Vietnam, c'est-à-dire une « guerre injuste » vis-à-vis de laquelle on se sent « quelque peu embarrassé », même « un peu coupable ». Il y a aussi un « lecteur augustéen », qui voit les rapports entre Virgile et Auguste, mais les applique dans un contexte antique, obéissant ainsi à des

instructions venant de Mécène et d'Auguste, peut-être davantage que de Virgile. Loin d'être le chantre inconditionnel d'une quelconque idéologie, il est souvent « pessimiste », pour le moins « ambivalent » quelquefois « anti-augustéen » ! Beau programme donc que de démêler ces trois écheveaux, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. — On discute d'abord de la notion d'ambivalence ; si Néron, Louis XIV et Mussolini se sont réclamés d'Auguste (et de Virgile, promu son *spiritus rector*), c'est surtout à cause de ses guerres. La *pax Augusta* est le résultat de la soumission du monde et l'opulence de la *Roma* de l'*Ara Pacis* est destinée à faire accepter que cette fin justifie les moyens. La notion virgilienne du retour des *Saturnia regna* fait obstacle à cette interprétation, elle postule les œuvres de la paix sans (explicitement) exiger celles de la guerre. Anchise (6,792-793) ne dit-il pas « *aurea condet saecula* » ? N'y a-t-il pas une sorte d'eschatologie, une traite tirée sur l'avenir ? Les réflexions sur l'*emphasis*, sur *significatio* (à la lumière de *Rhet. ad Her.*, 4, 67) ne changent rien au fait que déclarer (H. P. Stahl) que l'esprit augustéen (de Virgile) est plus proche de celui du XII<sup>e</sup> siècle grec est un non-sens dans la pleine portée du terme. Syme en a commis de plus illustres en admettant que des événements survenus longtemps après la mort du poète étaient toujours imputables à son action militante. Les choses seront différentes pour le *Carmen Saeculare* d'Horace. Si Auguste apparaît sur le bouclier d'Énée (*Aen.*, 8, 678-881), c'est dans un contexte plus culturel que proprement politique ou idéologique : il s'agit du grand débat Orient / Occident. — Citant (e.a.) Bob Dylan, l'A. s'interroge sur l'amitié communément admise (Horsfall) entre Virgile, Horace, Ovide et Lucain (p. 55 et s.). Elle ne résiste pas à l'examen des sources minutieusement examinées. Le « *Vergilium tantum vidi* » d'Ovide (*Trist.*, 4, 10, 51) est exemplaire en ce sens. Les ambiguïtés ont été cultivées dès l'Antiquité : celui que l'on nomme (faute de mieux) Servius proclamait (p. 93 et s.) que Virgile voulait imiter Homère et louer Auguste à travers ses ancêtres. La philologie a été complice de ce genre d'opération, puisque c'est elle qui fournissait à tour de bras *loci similes*, intertextualités, listes d'occurrences. L'A. donne des exemples (p. 115-116) que l'on pourrait multiplier à loisir. Après un (bien) long chapitre sur Dryden et sa traduction de l'Énéide (p. 122 et s.), voici un chapitre six consacré au *textual cleansing*. L'horrible expression, inspirée du vocabulaire des génocides du XX<sup>e</sup> s. finissant, fait pour stigmatiser les traitements barbares que les « chercheurs » modernes ont fait subir aux textes virgiliens et au sens de ceux-ci. Il s'agit d'« augustéiser » Virgile... et d'étriller les modernes. Il y eut pourtant des voix discordantes ; en 1843 un certain Peerlkamp décréta que certaines scènes du « bouclier » ne pouvaient pas être de Virgile, il fallait donc les supprimer. Le procédé est stupide, mais l'idée, le doute quant à la *political correctness* du carcan que l'on voulait imposer, sans discernement, à gros traits à toute la poésie virgilienne, était salutaire. Il est évident que c'est dans le cadre mental de l'impérialisme colonial du XIX<sup>e</sup> s., puis de celui des fascismes du XX<sup>e</sup>, que cette standardisation connut un succès, quand l'alliance entre école et société, société et économie était (encore) solide. — N'épiloguons pas : ce livre est loin d'être le meilleur écrit pas l'auteur ; il restera (pour l'instant) l'éditeur des deux volumes de *Géorgiques* (Cambridge, 1988) ; si s'est toujours beaucoup investi dans la critique de ses collègues, on en vient à se demander dans quelle mesure il a fait un travail utile. Je l'ai rencontré deux fois, deux des travaux qui viennent de sortir dans mes *Études ausoniennes* III ont été dits en sa présence ; parlant d'Ausone et disant qu'on ne saurait ni réduire celui-ci à des passages idéologiques ni se satisfaire d'une caution générale et nébuleuse à fournir par Virgile, nous avions, à Harvard comme à Pittsburgh, une bonne plate-forme d'accord. Mais il n'a jamais admis qu'on range Ausone dans la lignée des poètes « virgiliens » (même s'il n'est pas « augustéen » au sens, ici, strictement péjoratif) ; il s'échappait alors vers les poètes chrétiens, chez qui Auguste devenait parfois le précurseur du Christ, vu avec toutes les émotions troubles d'Augustin et les malentendus qu'elles ont accumulés. — Lorsqu'on examine la bibliographie (p. 297 et s.), l'on constate immédiatement l'une des faiblesses de ce livre (passionnant) : à quelques rares exceptions près, il n'y a que des travaux anglo-saxons ; les autres sont des textes nazis utilisés (assez lourdement) pour les besoins de la « démonstration ». Pierre Grimal ne figure donc pas dans cette bibliographie.

Néanmoins son *Virgile ou la seconde naissance de Rome* reste le maître-livre sur l'ensemble des problèmes traités ici (et ailleurs : il y en a finalement assez peu, suivant la plus ou moins grande finesse des auteurs). – Ch. M. TERNES.

*Tacitus. Annals V & VI.* Edited with an Introduction, Translation and Commentary by Ronald MARTIN (Classical Texts), Warminster, Aris & Phillips, 2001, 15 x 21, 211 p., br. £ 16.50, ISBN 0-85668-722-7, rel. £ 35, ISBN 0-85668-721-9.

Après avoir livré, en collaboration avec A. J. Woodman, un commentaire du livre III et un autre du livre IV des *Annales* de Tacite dans la collection des *Cambridge Greek and Latin Classics*, R. H. Martin, grand spécialiste, depuis un demi-siècle, de l'historien, procure ici, sous son seul nom, un commentaire des livres V (dont seuls les cinq chapitres initiaux ont été conservés) et VI de la même œuvre dans la collection des *Classical Texts* de Aris & Philips – collection où existe déjà un commentaire du livre IV par D. C. A. Shotter (ainsi, d'ailleurs, que de la *Germanie* par H. W. Benario). L'introduction est générale : à côté de chapitres sur les historiens antérieurs à Tacite, la vie de ce dernier et son attitude face aux sources, ne figure qu'une seule partie consacrée spécifiquement aux livres étudiés, sur leur structure. Le commentaire est précieux non seulement pour les éclaircissements de type historique, mais aussi pour ce qui concerne les passages parallèles chez les autres historiens (par ex., p. 121-124, sur *An.*, VI, 8, discours de Terentius) ; l'attention est également portée au style et au choix des mots, surtout dans la mesure où ils soulignent le propos de l'historien (par ex., p. 116-117, sur *An.*, VI, 4, 4 et la mention d'Haterius). Par contre, les procédés littéraires de composition et la mise en évidence de thèmes narratifs sont moins pris en considération (un parti pris dont on verra un indice dans l'oubli, dans la bibliographie, d'ouvrages comme ceux de H. Y. McCULLOCH Jr. [*Narrative Cause in the Annals of Tacitus*, 1984] ou de E. AUBRION [*Rhétorique et histoire chez Tacite*, 1985]). Deux appendices (sur la crise financière de 33 et la notice nécrologique de Tibère en VI, 51), trois index (général, mots latins, noms propres) et l'inévitable tableau généalogique des Julio-Claudiens. – O. DEVILLERS.

Chiara TORRE, *Il matrimonio del Sapiens. Ricerche sul De Matrimonio di Seneca* (Pubblicazioni del D.AR.FI.CL.ET., 191), Genova, Università di Genova - Facoltà di Lettere e Filosofia., 2000, 16 x 22, 195 p., br.

Dans ce livre, Chiara Torre cherche d'abord à définir l'idéal du mariage selon Sénèque. Le moraliste stoïcien exalte l'amitié en y incluant le mariage parce qu'il ne s'opposerait pas vraiment à l'autarcie du sage stoïcien. Le stoïcien détaché de tout découvre l'infériorité, la possession de soi, l'absolu de sa propre divinisation, mais aussi l'amitié idéale et la joie d'avoir des amis qui partagent son idéal. Ce sage peut se marier et avoir des enfants, car lui seul est en mesure de vivre le mariage en plénitude comme expression parfaite de l'amitié qui fait vouloir et refuser les mêmes choses. Sénèque va même jusqu'à confesser qu'il vit pour sa femme et s'aime lui-même par amour pour elle (souci de vivre et de soigner sa santé). — Alors que penser de ce que dit saint Jérôme sur l'attitude de ce philosophe devant le mariage ? En effet, dans son livre *Contre Jovinien*, Jérôme attaque un religieux chrétien qui osait déjà alors mettre tous les chrétiens sur le même plan devant Dieu, qu'ils fussent vierges ou mariés. Le fougueux défenseur de la virginité cherche dans l'Écriture puis chez les auteurs païens des arguments pour consolider sa thèse sur la supériorité de la virginité. Il cite ainsi explicitement trois textes d'une œuvre perdue de Sénèque, le *De matrimonio*. Faute d'une édition critique définitive du *Adversus Jovinianum*, Torre se limite à une étude thématique de ces trois fragments et les compare à la doctrine certaine de Sénèque sur le mariage. Elle souligne la partialité du polémiste qui n'hésite pas à forcer ou même à

fausser la pensée des auteurs cités par lui. Un appendice s'attache au même travail pour un texte de Théophraste cité par Jérôme dans le même ouvrage. – B. CLAROT, s.j.

*Lucio Anneo Seneca*. Tieste. Introduzione, traduzione e note di Francesca NENCI (Bur Classici greci e latini), Milano, Biblioteca Universale Rizzoli, 2002, 11 x 18, 210 p., br. EUR 9,00, ISBN 88-17-12766-3.

Précédé dans la même collection par *La follia d'Ercole* (éd. E. Rossi, 1999), ce deuxième volume sur le théâtre de Sénèque se propose de familiariser un public moderne avec le mythe sanglant des frères ennemis et du banquet cannibale servi à Thyeste. Cruauté de la légende et portrait d'un Atrée tyrannique se conjuguent pour un *teatro degli Inferi*. — Une introduction circonstanciée met l'accent sur les motifs de la pièce : l'Ombre de Tantale qui, dans le prologue, remonte des enfers est considérée comme une allégorie de la soif de pouvoir qu'Atrée et Thyeste – devanciers mythologiques de Néron – étanchent sans scrupules. Bien que F. Nenci prenne la tragédie comme sombre pendant du traité *De clementia*, elle ne vise pas une *interpretatio Stoica*, mais privilégie l'interprétation du mythe comme *dramma storico-politico*. — Le texte latin est basé sur l'édition d'Oxford de O. Zwierlein (1986), dont il dévie, presque toujours de façon convaincante, dans une douzaine de passages. Les annotations sont riches et discutent, outre les problèmes de texte, le cours de l'action dramatique, le mythe, le langage poétique et le style de Sénèque. Sont particulièrement utiles les observations sur le vocabulaire, les champs sémantiques et la technique des mots-clés. Introduction, notes et une bibliographie fournie témoignent du soin que l'auteur a pris en étudiant l'abondante littérature secondaire sur les tragédies de Sénèque. — Par sa qualité scientifique, sa rédaction soignée et son prix avantageux, ce livre de poche se recommande à de l'amateur comme introduction au théâtre romain de l'époque impériale et au spécialiste de Sénèque comme complément dans une bibliothèque de travail. – Margarethe BILLERBECK.

Ed. COURTNEY, *A Companion to Petronius*, Oxford, University Press, 2001, 14.5 x 22.5, XII + 238 p., br. £ 15.99, ISBN 0-19-924594-0, rel. £ 35, ISBN 0-19-924552-5.

Ce livre est en quelque sorte pour le monde anglo-saxon ce qu'est, pour le domaine francophone, l'ouvrage de R. Martin (*Le Satyricon. Pétrone*, Paris, 1999 [cf. *LEC* 67, 1999, p. 434-435]), même si sa conception est différente : une synthèse des problèmes posés par le roman de Pétrone, mentionnant les pistes d'analyse et présentant des vues personnelles de l'auteur. Partagé entre vulgarisation de haut niveau et recherche, il propose une approche historique, non esthétique. Les chapitres I-II rassemblent les données permettant au lecteur moderne de ressentir les impressions qui ont dû être celles éprouvées par un Romain à la lecture des parties aujourd'hui perdues de l'ouvrage qui précédaient le début de notre texte. Le premier concerne l'auteur, identifié avec un personnage mentionné par Tacite. Le deuxième réunit les connaissances nécessaires pour aborder la lecture : le genre du roman comme arrière-plan, l'emploi de vers, la narration à la première personne, l'identité des protagonistes, les premiers livres perdus, l'intrigue qui précède le début de notre texte. Ensuite, les chapitres III-VII, qui constituent le noyau du livre, analysent les épisodes les uns après les autres, séquence par séquence, en montrant comment ils sont reliés entre eux dans un ensemble plus vaste. « Le livre XIV » (chap. III) : rhétorique (1-5), querelle (6-11), le manteau volé (12-15), Quartilla et une orgie (16, 1 - 26, 6). « La Cena Trimalcionis » (chap. IV), divisée en six épisodes (26, 7 - 31, 11, 32, 1 - 36, 8, 37, 1 - 41, 8, 41, 9 - 46, 8, *conuiuarum sermones*, 47, 1 - 65, 2, 65, 3 - 78, 8) et, pour finir, une vue d'ensemble de la *Cena*. « Eumolpe remplace Ascylyte » (chap. V) : une autre dispute (79-82), dans la galerie de peintures (83-90), dans l'auberge (91-99). « Le voyage » (chap. VI) : l'*Odyssée* et la colère de Priape, Lichas et Tryphaea

(100, 1 - 110, 5), la veuve d'Éphèse (110, 6 - 112, 8), le naufrage (113-115). « Crotone » (chap. VII) : la chasse aux testaments (116-117), la théorie littéraire d'Eumolpe (118), le *Bellum Ciuile* (119,1 - 124,1), reprise de la chasse aux testaments (124, 2 - 125, 4), Circé (126, 1 - 139, 4), à nouveau la chasse aux testaments (139, 5 - 141, 11). Ce découpage, qui suit le texte de très près, doit permettre à un lecteur qui n'a jamais pratiqué Pétrone d'aborder un passage et de le considérer, par la suite, à la lumière des commentaires s'y rapportant. Pour finir, le chapitre VIII traite de façon plus approfondie quelques-uns des thèmes rencontrés dans les chapitres précédents : *mens ingenti flumine litterarum inundata* (les références littéraires), le sexe, le symbolisme. Brefs *addenda* et index de noms propres et des notions. Une bibliographie, expressément sobre, a pris place en début d'étude. L'ouvrage s'adresse aussi bien à des lecteurs qui n'ont pas l'expérience de Pétrone qu'à des latinistes qui le connaissent déjà bien. Les premiers y trouveront un guide sûr, leur permettant de comprendre ce texte difficile, les seconds des pistes d'analyse et de recherche, même s'il est impossible de dresser un bilan complet, tant la bibliographie sur Pétrone est abondante. — Br. ROCHETTE.

Jacqueline VONS, *L'image de la femme dans l'œuvre de Pline l'Ancien*. (Collection Latomus, 256), Bruxelles, Latomus. Revue d'Études Latines, 2000, 16 x 24, 480 p., br., ISBN 2-87031-197-4.

Pline l'Ancien (23-79) est surtout connu pour les trente-sept livres de son Encyclopédie *Naturalis historia*. Jacqueline Vons a voulu tester sa fiabilité sur un sujet qui lui tenait à cœur : les femmes et la façon dont il perçoit la femme. Au lieu de recenser les différentes femmes intervenant dans son œuvre et de les classer par catégories – ce qu'elle fait très rapidement au début de son ouvrage –, elle s'intéresse aux femmes étudiées d'abord et surtout au point de vue anatomique et physiologique. — Pline, dit-elle, souligne fortement les insuffisances du corps féminin et la présence obsédante des organes féminins de reproduction. Le savant affirme l'infériorité naturelle des femmes au plan physique, mais valorise leur rôle dans la procréation en écartant les superstitions sur le pouvoir prétendument magique du corps féminin. L'utérus occupe une place démesurée dans son ouvrage car, pour le naturaliste, l'utérus définit la femme et conditionne les vices, les maladies, la substance et le fonctionnement de tout le corps féminin. Aussi le savant tient-il à recenser tous les procédés et remèdes mis au point de son temps pour favoriser la fécondité féminine. Il est opposé à tout arrêt ou suspension des naissances et refuse les explications sur les plantes et les procédés abortifs. Pline redoute la stérilité naturelle ou volontaire qu'il lie à l'érotisation de la société romaine, parce que le sort de la société lui paraît lié à la fécondité féminine qu'il voit baisser à Rome et croître dangereusement chez les peuples conquis. Par ailleurs, dit-elle, le savant attribue la corruption des Romains à leur séduction par les coutumes des pays conquis et par l'adoption de leurs parures, onguents et parfums pour accentuer la fonction érotique du corps au détriment de sa fonction biologique. C'est ainsi que la société tend à se déviriliser. — J. Vons note que cet ouvrage scientifique est fortement marqué par les préjugés aristotéliens sur la nature débile de la femme et par la culpabilisation des Romaines qui perturbent l'équilibre social et économique ayant fait la grandeur de Rome. Ce regard de Pline sur les femmes, note-t-elle, révèle sa propre personnalité conservatrice et traditionaliste, ce qu'en bonne féministe elle ne se prive pas de relever maintes fois, en privilégiant elle-même l'individualisme sans grand souci du bien commun. Bien écrit, bien documenté, son livre est agréable à lire et nous offre à la suite de Pline, des Appendices sur de nombreuses substances médicales et cosmétiques à l'usage des femmes, avec leur mode d'emploi. Plusieurs index facilitent la consultation de l'ouvrage. — B. CLAROT, s.j.

A. MOSCADI, *Il Festo Farnesiano* (Cod. Neapol. IV. A. 3) (Studi e testi, 19), Firenze, Università degli Studi di Firenze, Dipartimento di Scienze dell'Antichità « Giorgio Pasquali », 2001, 17 x 24, XXIV + 177 p., br. ITL 45.000.

Après l'édition de W. M. Lindsay (*BT* 1913) et la tentative menée par celui-ci en vue de restituer plus largement l'original (Paris 1930), la tradition de *De uerborum significatione* (Moscadi : *significatu* Lindsay) de Festus n'avait plus été réexaminée en profondeur. M. Moscadi fait table rase, proposant d'abord l'éd. diplomatique du seul témoin médiéval connu du Festus intégral, le ms. Naples, BN IV.A.3, de la fin du XI<sup>e</sup> s. [minuscule à la romaine (« minuscola romanescas »), et Rome comme origine probable, selon G. Cavallo (1995) ; sigle : F]. Le *codex* a beaucoup souffert (un incendie ; l'humidité ; des mutilations, principalement la perte des huit premiers cahiers et du dernier), si bien que les humanistes déjà avaient utilisé en concurrence le *Compendium* de Paul Diacre. Une seconde étape sera l'édition des copies et notes faites par ceux-là, et notamment celle du ms. Vatican, BAV, Vat. lat. 5958 (étudié par W. Bracke). Lindsay n'avait pas vu *F*, se fiant aux quarante-deux clichés photographiques (imparfaits) publiés à Budapest par E. Thewrewk (1893) et aux lectures (pas toujours fidèles) transcrites par cinq philologues autour de 1900. M. Moscadi décrit minutieusement le Farnesianus, et il en refait l'histoire, depuis les emprunts de L. Valla (commentaire de Quintilien, vers 1450) jusqu'à son dépôt à Naples, en 1736. — La présente édition est soignée (belle mise en page, les deux mains de *F* étant différenciées dans le choix des caractères) ; l'apparat est triple : apparat descriptif du ms. même (identification de lettres, espacements, lacunes) ou *m* ; références aux planches de Thewrewk (*f*) ; apparat critique mentionnant les écarts par rapport aux lectures de Lindsay (*l*). L'*Indice delle glosse* reprend les gloses dont le lemme figure encore formellement dans le Farnesianus. — P. HAMBLENNÉ.

Apsinès. *Art Rhétorique. Problèmes à faux-semblant*. Texte établi et traduit par M. PATILLON (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, 13.5 x 20, CXII + 214 p., rel. FRF 360, ISBN 2-251-00492-0.

Connu par une notice de la *Souda*, le sophiste Apsinès de Gadara enseigna à Athènes au début du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C., sous le règne de l'empereur Maximin (235-238). Il fut l'élève d'Héraclide de Lycie à Smyrne, puis de Basilikos à Nicomédie. Il fut le rival de Fronton d'Émèse et l'ami de Philostrate. De son œuvre, nous connaissons d'abord les deux ouvrages conservés : *l'Art rhétorique* (Τέχνη ῥητορική) et *Les problèmes à faux-semblant* (Περὶ τῶν ἐσχηματισμένων προβλημάτων). Ces deux traités, composés indépendamment l'un de l'autre, ont rencontré assez de faveur dans les milieux scolaires pour mériter une diffusion qui leur permit de parvenir jusqu'à nous. Nous savons aussi que le sophiste avait publié des déclamations dont nous connaissons deux titres : *Hermon* et *Lysandre*, et peut-être un troisième, *Aristogiton* — et un commentaire du *Contre Leptine* de Démosthène. Une introduction de plus de cent pages présente Apsinès et son œuvre, le plan des deux traités et des remarques sur leur contenu, la doctrine d'Apsinès. *Art rhétorique* 1-9 (organisation du traité, matière du traité, exordes, préexposition ou exposition, narration, objections, réfutation, exemple, réfutation des exemples, enthymèmes, confirmation des points), la théorie de la péroraison (le pathos), les problèmes à faux-semblant, les problèmes d'école et la tradition manuscrite (A [*Parisinus gr.* 1874 du XII<sup>e</sup> s.] et B [*Parisinus gr.* 1741 du X<sup>e</sup> s.], de valeur égale) et les éditions du texte des deux traités (Alde Manuce, Walz, Bake, Spengel, Hammer, Dilts-Kennedy). L'apparat critique contient une section particulière avec les variantes de B. Ainsi deux états du textes sont édités : l'état le plus authentique, établi à l'aide de toute la tradition et donné de façon continue dans le corps de la page, et l'état intentionnellement modifié, transmis par B, que

l'on peut reconstituer grâce à l'apparat des variantes de B. Selon l'usage de la CUF, la traduction est annotée. *Index nominum, index uerborum*, index des noms propres, table des lieux cités. – Br. ROCHETTE.

*Ausonius. Three Amusements.* Translated by David R. SLAVITT, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1998, 14 x 21, XII + 87 p., rel., ISBN 0-8122-3472-3.

Ce petit volume (dédié à une foule de personnes) comporte – sans l'ombre d'un appareil critique – la traduction de la *commemoratio* (Schenkl xvi, p. 55-71), du *cento nuptialis* (Schenkl xxviii, p. 141-146) et d'un choix d'épigrammes : Schenkl xxv, 2 (*Est quod mane legas*), 71 (*Languentem Gaium*), 41 (*Rhetoris haec Rufi*), 81 (*Sit mihi talis amica*), 39 (*Tris uno in lecto*), 105 (*Pone arcum Paeon*), 16 (*Canus rogabat*), 18 (*Vxor uiuamus*), 69 (*Languenti Marco*), 79 (*Deformem quidam*), 52 (*Armatam uidit Venerem*) ainsi qu'une pièce que je n'ai pu identifier. L'A. a écrit soixante livres dont trois concernent Stace, Claudien et Virgile (*Virgil*, New Haven CN, Yale University Press, 1991). Il est journaliste à *Newsweek*. – Ausone est « *an elegant, affable, civilised, and witty poet. Clubbable* ». Prouver cela à l'aide du poème sur les professeurs de Bordeaux (« *a suave, relaxed, and oddly moving series of reminiscences* »), du centon nuptial (« *an erudite roistering which is impossible to translate* » [!]) et des épigrammes (qui sont presque toutes des copies de pièces grecques ou latines antérieures) est une gageure que notre traducteur ne tient pas. Ses traductions sont hâtives, chaotiques, quelquefois incorrectes ; elles défigurent les vers ausoniens. M. Slavitt profite de l'occasion pour nous asséner quelques maximes de son cru : qui n'est pas capable de suivre deux idées contradictoires (p.xi) a un mauvais *sophistication quotient*. Pour comprendre Ausone il faut en suivre et démêler plus de deux.

Ch. M. TERNES.

## HISTOIRE

E. LO CASCIO & D. W. RATHBONE (éd.), *Production and Public Powers in Classical Antiquity* (The Cambridge Philological Society. Supplementary Volume, 26), Cambridge, Philological Society, 2000, 15 x 21, 99 p., br. £ 15, ISBN 0-906014-25-5.

Voici enfin la publication de douze contributions qui ont été présentées au onzième Congrès d'histoire économique de Milan, en 1994. Chacune est relativement brève et l'ensemble forme un livre de dimensions modestes. Mais on y trouve une matière riche et des réflexions stimulantes sur un thème qui est depuis longtemps au cœur des débats sur l'économie antique. Depuis la parution, en 1973, de *The Ancient Economy* de M.-I. Finley, la plupart des savants qui attribuaient aux États anciens, ou du moins à certains d'entre eux, une véritable politique économique, dirigiste ou libérale, ont généralement abandonné cette vision moderniste. Il reste qu'au-delà du souci d'assurer les besoins de base de leurs membres, les États anciens avaient, du fait même de leur existence et de leurs règles d'organisation, une influence indirecte sur la production économique. Certaines de leurs actions, indépendamment ou non de leurs objectifs spécifiques, avaient même un impact direct dans ce domaine. Telles sont les deux facettes du problème qui avaient été proposées aux intervenants. Ceux-ci les ont abordées soit de manière globale, avec des exemples choisis, soit sous un angle particulier, en débordant parfois les limites du sujet pour aborder le domaine des échanges. Après une brève mais excellente introduction des éditeurs, qui soulignent comment les contributions s'arriment les unes aux autres, la présentation suit l'ordre chronologique. Les trois premiers articles sont consacrés aux cités grecques, surtout aux périodes archaïque et classique, et soulignent avant tout les limites de leurs interventions :

R. Sallares et M. Austin proposent des réflexions générales, avec plusieurs exemples (le second répondant en partie au premier), et C. Ampolo analyse le cas des terres sacrées. Viennent ensuite les royaumes hellénistiques qui, plus puissants et plus centralisés, ont pu pousser plus loin l'interventionnisme : D. Foraboschi leur reconnaît, dans certains cas, une politique consciente, R. van der Spek en étudie quelques aspects dans le cas séleucide et D. Rathbone, tout en rappelant plusieurs actions délibérées des Lagides, notamment dans l'exploitation du Fayoum, en souligne surtout les limites. Pour ce qui est du monde romain, H. Schneider, J. Andreau et E. Lo Cascio analysent différents impacts indirects des actions de l'État sur la production, les deux premiers à l'époque républicaine, le troisième sous le Principat ; P. Ørsted étudie le cas des mines, qui étaient généralement de propriété publique, sous l'Empire ; R. Bagnall et J. Banaji réfléchissent au cas de l'Antiquité tardive, le second poussant même jusqu'à l'époque byzantine. Comme il est impossible de résumer ici chaque contribution, en voici les principaux thèmes récurrents. Durant toute l'Antiquité, l'activité de production fondamentale fut l'agriculture. Dans ce domaine, les États ont souvent veillé à maintenir ou à rétablir un minimum d'équité dans la propriété du sol, par exemple en fondant des colonies ou en prenant des mesures agraires. Dans celui des échanges des denrées de base, ils ont eu le souci de l'approvisionnement de leurs membres et d'un certain équilibre entre les importations et les exportations. Les interventions publiques touchaient également la frappe des monnaies et la propriété des mines. Globalement, la circulation monétaire s'est accrue au cours des siècles et eut des conséquences non seulement sur l'évolution de ce que certains n'hésitent pas à appeler une économie de marché, mais aussi sur la taxation, autre domaine-clé des interventions publiques. Ainsi, la monétarisation progressive de l'économie tendit à atténuer les interventions directes des États dans la production. Mentionnons également l'impact des règles de droit, de l'urbanisation, de la guerre et des conquêtes, puis de la paix progressivement instaurée par Rome. Nul ne s'aventure donc, et avec raison, à reconnaître aux États anciens une volonté d'intervention économique, sauf dans des cas particuliers et de manière ciblée. Aucun État ancien, en effet, n'a jamais élaboré de véritable politique économique. Les motifs des interventions publiques étaient généralement complexes, mêlant de manière intime l'économique au politique, au militaire, au social et au religieux. – L. MIGEOTTE.

J.- J. GLASSNER, *La Mésopotamie* (Guide Belles Lettres des Civilisations), Paris, « Les Belles Lettres », 2002, 13.5 x 21, 335 p., br. EUR 14.50, ISBN 2-251-41017-1.

La collection « Guide des civilisations » promue par « Les Belles Lettres » compte déjà plusieurs volumes (Rome, Chine, Grèce, Islande, Inde, Empire ottoman) et annonce de nombreux autres volumes en préparation (Égypte notamment). L'objectif est de proposer une synthèse essentielle en un petit volume facilement maniable et consultable, non pas sous la forme d'un dictionnaire, mais plutôt d'une présentation historique, qui tiennent compte des facteurs géographiques et humains et permettent aux lecteurs tout à la fois de se faire une idée du développement historique d'une civilisation et de trouver une information ponctuelle dans son contexte (par ex. qu'est-ce que le code d'Hammurabi ?, ou que savons-nous de l'astrologie babylonienne ?). La structure de l'ouvrage est donc linéaire et très claire, le propos essentiel, sans être caricatural ; du reste J.-J. Glassner est un excellent spécialiste de la Mésopotamie antique, qui s'est acquitté avec brio de ce délicat travail de synthèse et de clarification d'une matière pour le moins complexe. — Deux grandes parties : la Mésopotamie d'une part, l'homme mésopotamien de l'autre. Dans la première partie : l'histoire, soit une vingtaine de pages pour retracer dans les toutes grandes lignes trois millénaires d'histoire, avec l'aide d'une série d'appendices sur la chronologie et les généalogies (instruments didactiques fort utiles) ; ensuite le pays et l'essor urbain (urbanisation, irrigation), puis l'organisation politique et sociale : classes sociales, royauté, cours, justice, finances, armée ; enfin la vie économique (agriculture, éle-

vage, commerce, etc.). Dans la seconde partie, consacrée à l'homme mésopotamien, il est question d'abord de l'espace et du temps (vision du monde, calendriers), ensuite des religions (polythéisme, cosmologies, fêtes), puis des lettres et des savoirs (écriture, sagesse, savoirs spécialisés), des arts et enfin des loisirs et de la vie privée (sexualités, costumes). — S'adressant à un public de non-spécialistes, le volume est pourvu d'un grand nombre de cartes, tableaux et illustrations, ainsi que de repères biographiques, bibliographiques et d'index. Le style est simple et clair, ce qui permet une bonne initiation à la Mésopotamie, cette terre située entre les deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate, terre des premiers documents écrits, des premières villes, des premières royautés, bref un authentique « laboratoire historique », entre Sumer, Babylone et l'Assyrie pour l'essentiel, où l'humanité apprend à se confronter avec un milieu très aride et à en tirer le meilleur parti, au point d'en faire un « Croissant fertile ». Une lecture très recommandable aux spécialistes du monde classique et surtout aux étudiants qui souhaiteraient un premier contact avec l'Orient.

Corinne BONNET.

*Constructions du temps dans le monde grec ancien.* Sous la direction de Catherine DARBO-PESCHANSKI, (CNRS Philosophie), Paris, CNRS Éditions, 2000, 15.5 x 24, 493 p., br., ISBN 2-271-05746-9.

Dans sa brillante introduction, Catherine Darbo-Peschanski, dont nous avons tous apprécié les travaux sur Hérodote et sur la mémoire historique dans le monde grec, souligne à bon escient la pluralité des modalités de temporalisation des diverses civilisations et le fait que « ces différences ont un sens ». Le monde grec, à cet égard, apparaît comme essentiel, notamment pour sonder l'articulation entre temps des origines et temps de l'histoire, mais aussi entre temps du monde et temps de l'âme, enfin pour redire qu'il est injustifié d'immobiliser les Grecs dans l'intemporalité d'une humanité parfaite et bien plus profitable de les inscrire dans la perspective de la « genèse de la pensée européenne », donc aussi dans une vision comparatiste. L'ouvrage se trouve donc à la croisée entre philosophie et histoire, psychologie, philologie et histoire des idées, un champ vaste, mais essentiel à la compréhension de notre propre conception du temps. — Le volume se signale par la qualité et la richesse de ses contributions : quatre parties s'y divisent la matière ; « Recherche des spécificités » dans la première partie, avec une attention à deux problématiques : la « différenciation des règnes », avec des contributions de Pucci, Frontisi-Ducroux, Duroselle, Darbo-Peschanski et Bouvier. Il y est beaucoup question du cadre temporel chez Homère, Hésiode et les premiers historiens, du temps des dieux et de celui des hommes. La seconde problématique est intitulée « Différenciation sociale », avec trois contributions fort différentes de F. de Polignac, Bruit-Zaidman et Quet, mais où le temps de la cité et celui des femmes apparaît souvent au premier plan. « Contraintes des choix philosophiques » est le titre de la deuxième partie, avec trois sections, une sur Platon, traité par Desclos et Thein, une sur Aristote, abordé par Labarrière et une sur le système grammatical des temps chez les Stoïciens, exposé par Lallot et Ildelfonse. La troisième partie est intitulée « Exigences du présent », avec des contributions de Ballabriga, Svenbro, Petre, Paradiso et Calame. L'enquête porte alors sur le présent des idéologies, des révolutions, de la politique et du culte qui fait du passé un usage instrumental, souvent étiologique, donc fréquemment anachronique ou achronique. Enfin la quatrième partie affronte les « difficultés des lectures modernes », avec les contributions de Nagy, Miralles et Strawczynski sur la distorsion chronologique dans l'art homérique, sur le temps des textes et sur le temps des images. — Le lecteur est grandement aidé par l'ajout non seulement d'une riche bibliographie finale, mais aussi d'un double index des auteurs et des passages d'une part, des notions de l'autre. Par le choix des intervenants et des thèmes traités, par la richesse et les implications historiques, philosophiques et culturelles de la question mise au centre des débats, ce très beau volume s'impose comme une lecture particulièrement stimulante et importante pour les historiens et les philologues en particulier, tant il est vrai que les

constructions de la temporalité sont l'essence même de l'histoire. On aimerait disposer d'outils similaires pour les autres aires culturelles, Rome et le Proche-Orient notamment. – Corinne BONNET.

P. CARTLEDGE, E. E. COHEN & Lin FOXHALL (éd.), *Money, Labour and Land. Approaches to the Economies of ancient Greece*, London - New York, Routledge, 2002, 16 x 24, XVIII + 266 p., rel. £ 45, ISBN 0-415-19649-3.

En mai 1997, à l'initiative de P. Cartledge, des savants de divers pays se sont réunis au Darwin College de Cambridge, dont M. I. Finley avait été Master de 1976 à 1982. Le thème de leurs réflexions était *Kerdos* : *the economics of gain in the ancient Greek World*. Il en est résulté, sous un titre différent (avec l'heureux pluriel *economies*), ce livre d'une grande richesse, dont il est malheureusement impossible de rendre compte dans toute sa diversité. Après une préface de G. Lloyd, lui aussi ancien Master du College, et une introduction d'E. E. Cohen, qui rappellent le cadre des interventions, le volume s'ouvre par des réflexions méthodologiques d'I. Morris sur différentes manières d'aborder le thème du gain selon qu'on s'inspire de l'humanisme libéral, des *new humanities*, de la science économique ou de la sociologie, car ces disciplines n'accordent pas au gain la même importance ni le même rôle ; I. Morris adopte ensuite l'approche de la *neo-institutional school of economics* pour expliquer les réformes de Solon. Les treize contributions qui suivent traitent le thème proposé de façon très libre et aboutissent à des réflexions variées, dont voici un bref aperçu dans l'ordre de la publication. Le numismate H. S. Kim, auteur d'une thèse récente sur les premières monnaies grecques, va résolument à contre-courant de théories reçues sur le rôle symbolique et idéologique des monnayages archaïques, en montrant que, dès le VI<sup>e</sup> s. et le début du V<sup>e</sup>, plusieurs cités grecques ont frappé en grand nombre de petites dénominations en argent, ce qui prouve que le nouvel outil monétaire fut très tôt utilisé par une large population et non seulement par l'élite : si d'autres enquêtes confirment ces conclusions, les théories habituelles sur les premiers usages monétaires seront à revoir. S. von Reden propose une interprétation d'ordre idéologique, à vrai dire assez alambiquée, de la tentative d'emprunt d'argent, pourtant banale, que rapporte Lysias dans son discours *Sur les biens d'Aristophanès* (24-26). La riche et passionnante enquête d'E. M. Harris dans un domaine souvent négligé, celui des ateliers et des métiers artisanaux, à Athènes, révèle la grande diversité de ce monde : la « spécialisation horizontale » y était très grande et s'inscrivait visiblement dans une économie de marché, dont les prix étaient régis par la loi de l'offre et la demande (un appendice donne la liste des métiers et des témoignages). D'après E. E. Cohen, le fait que des femmes et des esclaves athéniens aient joué un rôle actif dans l'économie et s'y soient enrichis doit être attribué au dédain des citoyens pour ce type d'activités et à leur préférence pour un idéal de masculinité qui valorisait les domaines militaire, politique et culturel : cette interprétation me paraît insoutenable, car les philosophes du IV<sup>e</sup> s., lorsqu'ils condamnaient les métiers banales et le petit commerce, protestaient en fait contre l'affairisme qu'ils voyaient se développer même parmi les citoyens de la meilleure société (on le voit bien, entre autres, dans la *Politique* d'Aristote). Avec la contribution de J. Andreau sur les marchés périodiques, les foires et les prêts entre membres de l'élite, on fait un détour vers le monde romain : cette mise au point propose de saines réflexions sur les interactions réciproques entre les activités économiques et les attitudes et valeurs idéologiques et sociales. C'est à une question de droit attique que s'arrête J. Vélissaropoulos-Karakostas : aux transactions conclues en toute confiance (πίστις) entre personnes qui se connaissaient se sont ajoutés, dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> s., des contrats écrits entre personnes étrangères l'une à l'autre ; de même, en cas de litige, le recours en justice s'est développé à côté des règlements par arbitrage privé. Les cinq contributions suivantes sont essentiellement consacrées à divers problèmes liés à l'esclavage et à la servitude. L'enquête de D. J. Kyratas me semble plutôt anachronique : cherchant en Grèce ancienne la notion

moderne d'exploitation, au sens économique, il y trouve plutôt celle de domination, notamment chez Aristote à propos de l'esclavage ; appliquant la même démarche aux taxes, aux liturgies, aux transactions commerciales, aux emprunts, aux loyers, à l'impérialisme athénien et même à la condition des femmes, tantôt il énonce des lieux communs, tantôt s'étonne de découvrir des traits de mentalité originaux, tantôt regrette qu'Aristote n'ait pas pensé comme nous. Les réflexions de P. Cartledge, puis de M. H. Jameson, sont heureusement plus nuancées et respectueuses des réalités anciennes : toutes deux rappellent à leur manière l'importance de l'esclavage, la diversité des situations serviles, les différents usages qu'en faisaient les riches et les pauvres et montrent qu'aux yeux des Grecs le phénomène n'avait pas seulement une signification économique, notamment une valeur de rendement ou d'investissement, mais aussi une dimension politique et sociale. Étudiant quelques aspects de la société des États-Unis à l'époque de l'esclavage, W. Scheidel y découvre des jugements analogues à ceux des philosophes grecs sur le travail rémunéré des hommes libres, le travail en général et le loisir. À partir de prospections archéologiques effectuées en Messénie, S. E. Alcock tente de cerner les conditions de vie des hilotes : elle y trouve des habitats plutôt groupés et suggère que les relations entre dominants et dominés faisaient place au dialogue et au compromis. J. K. Davies analyse la carrière de l'Athénien Théopompos, qui s'est nettement démarqué des traditions familiales, au IV<sup>e</sup> s., en se mariant en dehors de son dème, en acquérant plusieurs domaines, puis des biens meubles, et en faisant des affaires : il était à l'aise dans l'économie monétaire qui se superposait alors à l'économie agraire. Enfin, dans le fait bien connu (malgré les conclusions contraires de quelques études) que la propriété foncière était très inégalement répartie parmi les citoyens de la Grèce classique, L. Foxhall voit *the paradox of political egalitarianism juxtaposed with economic inequality* et s'avoue incapable de le résoudre : il est vrai que les cités se sont parfois efforcées d'assurer à chaque citoyen un minimum de terres, mais L. Foxhall pousse trop loin, à mon sens, l'équation théorique entre le politique et l'économique et néglige le fait que la réalité correspond rarement à l'idéal. On voit donc la diversité et la richesse du volume et le caractère novateur de plusieurs contributions. On peut certes déplorer l'absence presque totale du monde hellénistique, mais on doit se réjouir du fait que la moitié des articles échappent au piège trop répandu de l'athénocentrisme. Le livre est édité avec soin, illustré de cartes et de figures et pourvu d'une bibliographie, d'un index des sources et d'un index général. – L. MIGEOTTE.

*Italy and the West. Comparative Issues in Romanization.* Edited by S. KEARY & N. TERRENATO, Oxford, Oxbow, 2001, 17 x 24, XII + 233 p., br., ISBN 1-84217-042-2.

Questo volume, curato da S. Keay e N. Terrenato, è dedicato al delicato problema di che cosa si debba intendere per « romanizzazione ». L'opportunità di rivedere questo concetto, usato spesso in modo indifferenziato (così come, per certi aspetti, quello di ellenizzazione), scaturisce dal fatto – come ricordano i curatori nella prefazione – che l'interesse che si è recentemente manifestato per l'emergere delle province nordoccidentali dell'Impero romano ha suggerito l'opportunità di fare ricorso a modelli di analisi diversi da quelli in uso, condizionati dall'abbondanza di documentazione disponibile per l'Italia, la Spagna e la Gallia. Di qui è scaturita la scelta di un approccio di tipo comparativo per i contributi qui raccolti, originariamente programmati per il terzo incontro annuale della *European Association of Archaeologists* svoltosi a Ravenna nel 1997. — La struttura del volume è chiara. La prima parte contiene una serie di casi di studio italiani, seguiti da una riflessione con discussione di J. P. Vallat. L'ambito cronologico di questa sezione riguarda essenzialmente il periodo repubblicano, un momento critico nella gestazione dell'Italia romana. La seconda parte comprende sei studi su aree provinciali dell'Occidente (Britannia, Africa, Spagna, Gallia), seguite da una discussione di S. Alcock, una specialista della prima archeologia romana del Mediterraneo orientale. Per questa sezione

il periodo preso in considerazione è quello del contatto e dell'integrazione nell'Impero romano, dunque dalla tarda Repubblica (Spagna) sino alla metà del I sec. d.C. anche se, come è ovvio, il processo di romanizzazione delle aree provinciali proseguì fino a tutto il II secolo. L'esclusione dell'esercito come fattore di romanizzazione può suscitare sorpresa. Gli editori prevenono una possibile obiezione giustificando la loro scelta sulla base della minore importanza della componente militare nel periodo da loro preso in esame. Il libro è chiuso da un breve commento finale di Jean Andreau che scaturisce dalla presentazione che ne è stata fatta all'École des Hautes Études en Sciences Sociales alla fine di maggio del 2000. I 14 contributi qui riuniti valorizzano adeguatamente la prospettiva comparativa nella quale sono stati pensati. La romanizzazione della penisola italica, studiata tanto sotto il profilo regionale (Etruria centro-meridionale : M. Munzi ; Etruria settentrionale costiera : N. Terrenato ; Sardegna : P. van Dommelen ; Italia settentrionale : J. H. C. Williams), quanto sotto quello locale (Tiati : E. Antonacci Sanpaolo ; l'*ager Praetutianus* : M. P. Guidobaldi) e culturale (la romanizzazione attraverso l'epigrafia : Benelli), con la messa a punto sulla storiografia più recente di E. Curti (*Hannibal's Legacy*), fornisce un utile termine di riscontro per l'indagine su quella della Spagna (Keay), della valle superiore del Guadalquivir (M. Castro López e L. Gutiérrez Soler), di Leptis Magna (S. Fontana), della Gallia (G. Woolf) e della Britannia (S. James). Una segnalazione a parte merita, infine, l'innovativo saggio di A. King dedicato a ricerche archeologiche comparative sulla romanizzazione della dieta nell'Impero occidentale. – A. MARCONE.

P. CORBIER, *Rome, ville et capitale, de la fin de la République à la fin des Antonins*. (Regards sur l'histoire. Histoire ancienne, 149), Paris, SEDES, 2001, 16 x 24, 224 p., br., ISBN 2-7181-9364-6.

L'ouvrage que voici, agréable à lire et bien documenté, est entièrement consacré à Rome, la ville et la capitale de l'Empire. Durant les deux premiers siècles apr. J.-C., Rome connaît de multiples mutations sous l'impulsion du nouveau régime instauré par Auguste. Devenue capitale d'un Empire, Rome doit répondre aux besoins quotidiens d'une population toujours plus importante, mais elle joue aussi désormais le rôle de vitrine du pouvoir des empereurs. Les travaux d'urbanisme et d'embellissement doivent contribuer au rayonnement de leur prestige. La première partie traite du passé de Rome (cadre géographique, histoire de la ville), des limites de Rome et de son administration, de sa vie quotidienne (la sécurité, les incendies, les inondations, l'adduction d'eau, la violence au quotidien), du ravitaillement (l'annone, les distributions de blé), du complexe portuaire d'Ostie et de la population (chiffres, méthode d'évaluation, quartiers). Le second volet s'intéresse à Rome comme capitale de l'Empire : relations du citoyen avec le pouvoir (acteurs politiques présents dans la capitale, lieux traditionnels du pouvoir, le prince et le peuple de Rome) et relations de Rome avec les provinces (l'impôt, le recensement, le quadrillage et le bornage des terres, l'administration provinciale). On est ainsi emmené du site primitif de la ville aux sept collines sur les bords du Tibre vers la Rome capitale du monde, *domina et dea*, qui reçoit désormais un culte à Rome et dans les provinces. Tout au long de l'exposé, l'accent est mis sur les sources littéraires, sans négliger les données épigraphiques et archéologiques. Les affirmations sont étayées par de nombreuses citations d'auteurs (en traduction). Le cadre chronologique s'étend de 50 av. à 192 apr. J.-C., deux dates qui correspondent à des ruptures politiques. La première, qui marque le retour de César à Rome après la conquête de la Gaule, voit le premier essai d'instauration d'un pouvoir personnel, dont l'échec conditionnera l'action d'Octave-Auguste. La seconde, celle de l'assassinat de Commode, inaugure une nouvelle dynastie, celle des Sévères, dont le pouvoir s'appuiera essentiellement sur les forces militaires. L'ouvrage contient une vingtaine de figures dans le texte et quelques brèves indications bibliographiques après chaque chapitre. Il est complété par une galerie de portraits d'empereurs, de César à Commode (sauf Nerva sur la personnalité duquel les sources littéraires conservées ne s'attardent pas), d'après Suétone, Tacite, Pline le

Jeune, l'*Histoire Auguste*, Dion Cassius. Une chronologie (ville de Rome, épisodes militaires, événements politiques, sociaux, religieux). Pas d'index. L'auteur atteint pleinement son but : montrer comment la ville a bénéficié d'un pouvoir personnel toujours plus fort, avec l'appui tantôt du Sénat, tantôt du peuple, et faire découvrir Rome, capitale du monde, comme le miroir du statut social et de la dignité des empereurs. – Br. ROCHETTE.

T. MOMMSEN, *A History of Rome under the Emperors.*, London - New York, Routledge, 1999 [1996], 15.5 x 23.5, IX + 642 p., br. £ 19.99, ISBN 0-415-20647-2.

Si l'*Histoire de Rome* de Th. Mommsen fut pour beaucoup dans l'attribution du Prix Nobel de littérature à celui-ci en 1902, il ne s'agit pas moins d'une œuvre inachevée. Les trois premiers volumes, allant jusqu'à la victoire de César à Thapsus en avril 46 (livres 1-5) furent publiés entre 1854-1856 ; le quatrième volume (livres 6-7) ne vit jamais le jour. Pourtant, le répertoire des cours donnés à l'Université de Berlin par Mommsen entre 1861 et 1887 indique qu'il consacra pas moins de 20 semestres d'enseignement à l'histoire de Rome sous les empereurs. Diverses notes de cours existent certes, qui permettent de se faire une idée de la vision qu'avait Mommsen de la période impériale. Toutefois, en 1980, A. Demandt trouva chez un bouquiniste de Nuremberg un ensemble de trois recueils de notes couvrant l'ensemble du Principat, de la mort de César à l'Antiquité tardive. Ces recueils émanent d'un père et d'un fils, Sebastian et Paul Hensel : le premier recueil, en trois carnets, correspond aux notes prises par Paul lors du semestre d'hiver 1882-1883, sur la période allant de César à Vespasien ; les deux autres, reliés, sont de la main de Sebastian, et concernent l'un la période qui va de Vespasien à Carus (semestre d'été 1883), le second celle qui va de Dioclétien à Honorius (semestre d'hiver 1885-1886 et semestre d'été 1886). Ces notes (complétées le cas échéant par les autres cours conservés) furent éditées en 1992 par A. Demandt et son épouse (éd. H. Beck). Le présent volume constitue la traduction anglaise de cette édition, comprenant l'introduction de A. Demandt (sur Mommsen et l'histoire impériale, sur la découverte des notes des Hensel, sur les principes d'édition) et une préface de Th. Wiedemann (avec, notamment, la mise en avant de l'influence de Macaulay sur Mommsen). Si l'ensemble constitue une impressionnante fresque de l'époque impériale, il demeure qu'une telle édition de notes de cours, que l'on peut rapprocher de nombreux travaux récents portant sur des archives, revêt au moins autant d'intérêt pour l'étude de Mommsen et de l'histoire de la discipline que pour celle de l'Empire romain proprement dit. À cet égard, on découvre un Mommsen plus emporté que dans ses écrits scientifiques, prompt aux jugements sentencieux sur les personnages et enclin à des comparaisons avec l'actualité (surtout dans la deuxième partie). Plus précisément, la première partie (d'Auguste à Vespasien) consiste en une série de chapitres consacrés chacun à un empereur ; une telle présentation biographisante n'est pas celle qui convient le mieux à Mommsen, plus habitué aux approches érudites et aux matières constitutionnelles et qui paraît ici gêné par la nature littéraire et anecdotique de ses sources, par rapport auxquelles il semble éprouver quelques difficultés à prendre ses distances (surtout pour ce qui est de Caligula, Claude et Néron). La deuxième partie (de Vespasien à Dioclétien) sépare plus nettement les affaires intérieures et les affaires extérieures, traitées par aires géographiques ; le traitement de la matière y gagne en profondeur, même si certaines lacunes apparaissent plus nettement, par exemple sur la Grèce (Plutarque n'est pas cité une seule fois) ou sur la dynastie des Sévères (à part Septime Sévère, ses membres sont rarement mentionnés). La même distinction entre affaires intérieures et extérieures se retrouve dans la troisième partie (de Dioclétien à Alaric, ou plus exactement à Athaulf), si ce n'est que les affaires extérieures y sont évoquées selon un mode d'exposé chronologique, par empereurs ; bien qu'on observe quelque désinvolture par rapport aux sources (par ex. p. 371, à propos d'Ammien Marcellin, « *he writes in Latin, since Latin was regarded as the language of the educated* »),

l'anecdote est toutefois rare dans ces pages, où sont bien visibles quelques sympathies (pour Dioclétien et dans une moindre mesure pour Julien) et antipathies (pour les chrétiens) de l'historien. On trouve en fin de volume des notes, abondantes certes, mais qu'on aurait souhaité parfois plus nombreuses ou plus précises (par ex. n. 644 p. 525 : en quoi Tac., *An.*, XIII, 2 peut-il être cité comme référence sur le *quinquennium Neronis* ?), ainsi qu'un index de plus de soixante pages qui illustre la richesse de la matière traitée. — O. DEVILLERS.

J. R. CURRAN, *Pagan City and Christian Capital. Rome in the Fourth Century* (Oxford Classical Monographs), Oxford, Clarendon Press, 2000, 14.5 x 22.5, XX + 389 p., rel. £ 48.00, ISBN 0-19-815278-7.

La matière de cet ouvrage, fruit d'un travail de recherches menées à Oxford et à Belfast, était très vaste. L'A. l'a divisée en deux grandes parties sensiblement égales. D'abord la topographie en quatre chapitres (p. 1-157) : la situation vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, le rôle de Maxence, l'activité de Constantin, en particulier dans la construction d'édifices chrétiens, et « la christianisation de la topographie romaine (337-384) ». La seconde partie, en trois chapitres, est consacrée à la société (p. 159-320) : le statut des cultes païens, la nature et la portée des célébrations impériales au Grand Cirque, enfin l'influence de Jérôme et de l'ascétisme sur l'aristocratie romaine. — En présence d'aspects bien connus, et d'autres relégués dans l'ombre, l'auteur a voulu donner une vue panoramique de la christianisation de l'aristocratie de l'*Vrbs*. Naturellement, bien des pages sont consacrées à l'historiographie de telle ou telle question depuis un siècle. J.-R. Curran insiste sur la continuité de la politique religieuse de tous les empereurs jusqu'à Théodose : elle se manifeste par la condamnation répétée de la magie et de la divination. Quant à la *pompa circi*, elle n'a pas été supprimée par Constantin, comme certains l'ont affirmé, mais à la fin du IV<sup>e</sup> s., sans qu'on puisse fixer une date (cf. p. 257-258). Dans quelques pages surtout (280-298), reprises d'un article paru précédemment, l'A. exprime avec conviction un point de vue qui lui tient à cœur : aux « ultras » (partisans d'un ascétisme extrême), dont, selon lui, nous ne connaissons en détail qu'une dizaine de cas (cf. p. 319), ont résisté avec succès une pléiade de chrétiens modérés et d'aristocrates qui n'ont pas aliéné leurs propriétés foncières. C'est la lutte entre les tenants de ces deux attitudes qui caractérise la société de l'*Vrbs* vers la fin du IV<sup>e</sup> s., jusqu'à la prise de Rome (410), et non pas, comme on l'a répété, l'antagonisme entre chrétiens et païens. — L'ouvrage comporte un choix judicieux de plans et dessins au trait (p. 325-357) dont l'échelle est d'ailleurs souvent omise, et une imposante bibliographie (p. 359-383), où l'on regrette cependant que les sources (de toute nature) n'aient pas été traitées à part. En somme, un ouvrage qui ne laissera pas indifférents les historiens de la Rome du IV<sup>e</sup> s., ni les spécialistes de Jérôme : J. R. Curran n'a pas connu la thèse de P. Laurence (*Jérôme et le nouveau modèle féminin* [...], Paris, 1997, 548 p.), ni, bien sûr, la *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*. 2 : (...) *L'Italie* (...), sous la direction de Ch. et de L. Pietri, École Française de Rome, 2 vol., 2000-2001. — B. GAIN.

## ARCHÉOLOGIE

Eliana G. RAFTOPOULOU, *Figures enfantines du Musée national d'Athènes* (Deutsches Archäologisches Institut Athen), München, Hirmer Verlag, 2000, 18 x 25.5, 88 p. + 96 pl., rel. EUR 51, ISBN 3-7774-9070-9.

Depuis quelques années, l'histoire de l'enfant dans le monde grec et romain connaît un regain d'intérêt marqué. E. G. Raftopoulou y apporte sa contribution en publiant ce catalogue des sculptures d'enfants du Musée National d'Athènes, datées du

IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. à l'époque romaine. — Le corpus est composé de quarante-huit pièces en marbre, en grande partie inédites, qui sont toutes illustrées. Vingt-neuf têtes proviennent d'ateliers d'Athènes et de l'Attique, ainsi que d'autres parties de la Grèce (Phocide, Acarnanie, Corinthie, Épidaure, Syros). L'A. a complété l'ensemble avec un choix représentatif de quinze statues d'enfants debout ou assis sur le sol. Un appendice présente quatre têtes produites en Asie Mineure (Adramyttion, Smyrne, Lycie). Chaque notice inclut un commentaire proposant des parallèles d'autres collections qui permettent d'établir l'évolution typologique de cette iconographie enfantine. — La plupart des têtes datent de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> s. Elles présentent des traits impersonnels et idéalisés. Le visage est conventionnellement caractérisé par un crâne large, un front haut et bombé, de grandes cavités oculaires et des joues pleines. Si des particularités individuelles sont parfois discernables, il ne saurait être question de véritables portraits qui n'apparaissent que vers la fin de l'époque hellénistique. La physionomie enfantine est alors progressivement influencée par l'iconographie des Amours qui se multiplie à l'époque romaine. — La majorité des statues d'enfants proviennent de sanctuaires attiques (Asclépieion et sanctuaire d'Eileithyia à Athènes...), péloponnésiens (sanctuaire d'Asclépios à Épidaure...), ou d'autres régions de la Grèce (sanctuaire d'Amphiaros à Oropos...). L'enfant est debout ou assis selon le schéma des *temple-boys*. Souvent il est accompagné d'un animal familier (canard, oie, pigeon, lapin), un motif qui apparaît dans l'iconographie funéraire dès la seconde moitié du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. La fonction votive de ces statues ne semble pas faire de doute. L'identification des statues de fillettes provenant du sanctuaire de Brauron comme étant des *arktoi* est encore controversée.

Véronique DASEN.

J. M. HURWIT, *The Athenian Acropolis : History, Mythology, and Archaeology from the Neolithic Era to the Present*, Cambridge, University Press, 1999, 21.5 x 28, XV + 384 p. + 242 fig. + X pl., br. £ 18.95, ISBN 0-521-42834-3.

Ce livre comble un vide, offrant un récit détaillé sur l'histoire d'un des monuments les plus célèbres du monde antique, l'Acropole d'Athènes. Le livre, destiné à la fois aux étudiants et aux spécialistes, sera un outil indispensable pour tout chercheur en histoire, archéologie et religion athéniennes. Les trois premiers chapitres servent d'introduction générale : l'A. étudie respectivement l'histoire géologique du rocher de l'Acropole, l'histoire de la déesse Athéna et l'Acropole dans la littérature et la vie athénienne. La partie principale du volume, « la narration », fait un résumé très dense et très riche en renseignements de l'histoire de la recherche sur l'Acropole, faisant justice à tous les aspects des débats, tout en offrant des analyses nouvelles d'une finesse remarquable. Une série de chapitres traite, suivant l'ordre chronologique, de l'Acropole néolithique, de l'Âge du Bronze, des Âges Obscurs, des périodes archaïque, classique, hellénistique et romaine, et de l'Antiquité tardive. Le noyau principal est formé par une série de chapitres autour de l'Acropole du V<sup>e</sup> s. — L'A. revient à la question de la signification de la frise du Parthénon, pour conclure, avec J. J. Pollitt, que celle-ci représente l'idéal de la procession festive en général, sans se référer spécifiquement aux Panathénées, mais à différentes fêtes du calendrier athénien, rejetant ainsi quelques-unes des hypothèses les plus récentes (Connolly et Boardman notamment). C'est seulement la scène centrale qui évoque plus spécifiquement les Panathénées, bien que la présence de toutes les divinités souligne plutôt la piété athénienne que son engagement spécifique auprès de la déesse Athéna. D'autres discussions importantes portent sur la signification religieuse de la statue d'Athéna Parthénos (pas une statue de culte proprement dite) et du Parthénon lui-même (considéré plutôt comme un temple dédiée à Athènes qu'à Athéna), sur Athéna Niké, le mythe de Pandore et l'unité structurelle de l'ensemble des composants du rocher sacré. — Une dernière partie traite de la période postérieure à la fin de l'Antiquité jusqu'à nos jours, mettant l'accent non seulement sur la fortune des monuments du V<sup>e</sup>

s. et leur restauration moderne, mais aussi sur les monuments chrétiens, francs et ottomans, démolis après la libération de la Grèce. Hurwit insiste sur le fait que l'Acropole que nous voyons aujourd'hui est le résultat des décisions politiques des autorités classicistes du nouveau royaume et des idées puristes des archéologues et architectes du XIX<sup>e</sup> s. — Il y a quatre appendices. Le deux premiers sont des traductions des textes de Pausanias et Plutarque sur l'Acropole et les travaux de Périclès ; le troisième offre une liste des principaux monuments du rocher, en notant pour chacun le nom officiel, la date, les dimensions, renseignements sur les matériaux et le décor sculpté, choix de sources antiques et la bibliographie principale. Le quatrième index offre un tableau chronologique depuis le Néolithique jusqu'en 1834. — L'illustration est à la hauteur des ouvrages de ce type : en noir et blanc, de petit volume le plus souvent, enrichi néanmoins par l'insertion de dessins de M. Korres et de T. Tanoulas, représentant le monument aux périodes médiévale et ottomane. Il y a aussi dix photos en couleur. — D. PALÉOTHODOROS.

R. E. L. B. De KIND, *Houses in Herculaneum. A New View on the Town Planning and the Building of Insulae III and IV*, Amsterdam, Gieben, 1998, 16 x 24, VI + 332 p. +11 ill. +XVI pl., rel. NLG 145, ISBN 90-5063-517-2.

Premier volume de la collection *Circumvesuviana*, éditée par J. A. K. E. De Waele et E. M. Moorman, cet ouvrage est une traduction anglaise de la thèse de doctorat de l'A. Soutenue en 1992, elle s'inscrit dans un programme de recherches plus vaste, initié par l'Université catholique de Nijmegen et dont l'objectif est l'étude formelle et fonctionnelle des bâtiments antiques. Dans son introduction, R. De Kind signale que les maisons romaines, en particulier celles des sites vésuviens, ont fait l'objet de nombreuses publications, spécialisées ou « grand public » — il mentionne d'ailleurs les plus récentes — mais dont la majorité présente, à son sens, plusieurs points faibles. Tout d'abord, ces publications envisagent presque exclusivement les maisons de Pompéi — celles d'Herculaneum ou d'autres sites n'étant citées qu'à titre de comparaison. De plus, elles font généralement état presque exclusivement des recherches sur les maisons à atrium. Enfin, elles traitent surtout du matériel découvert et de l'intérieur des maisons, délaissant le plan et l'intégration des bâtiments dans le tissu urbain. Avec *Houses in Herculaneum*, l'A. propose une étude mettant l'accent sur les aspects négligés par la plupart des autres publications. Ainsi, les maisons des *insulae* III et IV d'Herculaneum sont étudiées pour elles-mêmes et sont resituées dans leur contexte urbanistique. En outre, l'A. examine l'ensemble des types d'habitation construits dans ces deux *insulae*. À la suite de la préface et de l'introduction, l'ouvrage recensé est divisé en trois parties, comptant chacune deux chapitres. La première partie (chap. 1-2) est d'ordre général. L'A. y retrace brièvement l'histoire de la ville d'Herculaneum, détruite par l'éruption du Vésuve en 79 apr. J.-C. (chap. 1), ainsi que l'historique des fouilles et recherches menées sur le site (chap. 2). La seconde partie (chap. 3-4) traite de questions d'urbanisme. Dans le chapitre 3, l'A. considère l'ensemble du site, évoquant son plan et la place qu'il occupe dans l'histoire de l'urbanisme romain, tandis que le chapitre 4 s'intéresse plus particulièrement aux *insulae* III et IV et à leur subdivision en unités d'habitation. La troisième partie (chap. 5-6) s'attache, pour sa part, à l'étude des maisons des *insulae* III et IV. Le chapitre 5 est un catalogue où l'A. présente sommairement chaque édifice, avant de livrer des détails sur, entre autres, le plan, les techniques de construction des murs, les décors et les objets et le mobilier découverts. Dans le chapitre 6, les bâtiments sont inscrits dans une typologie. L'A. reconnaît huit types différents de maison. Viennent ensuite un épilogue, qui tient lieu de conclusion, la bibliographie, des appendices et un index. Les appendices livrent les dimensions précises de certaines pièces ou parties de pièces des maisons décrites dans le catalogue. Signalons que l'illustration du volume se compose exclusivement de dessins au trait, essentiellement des plans. — L. WILMET.